



Georges Le Faure

LA REDOUTE DES LOUPS

1934

Table des matières

I LA REDOUTE DES LOUPS	3
II LA RANCUNE D'OSSIP	25
III L'AFFÛT DANS LA NUIT	47
IV POUR L'ENFANT	66
V LE GIBET DU COMMANDANT RICHTER BEY	92
À propos de cette édition électronique	113

I

LA REDOUTE DES LOUPS

Son Excellence Richter bey, commandant des forces de police sur la frontière de la circonscription de Mustapha pacha, fumait béatement un cigare de choix, tout en dégustant une tasse de café dont les vapeurs odorantes parfumaient son cabinet de travail.

Assis à son bureau encombré de paperasses, de rapports, il étudiait attentivement un volumineux dossier ouvert devant lui et sur lequel l'abat-jour d'une lampe électrique mettait un cercle de lumière : dans le reste de la pièce régnait une pénombre incertaine, où se devinaient, à l'étincellement d'une panoplie, à l'éclair d'une broderie éclatante, un ameublement, une décoration d'Orient.

Par la fenêtre largement ouverte, dont l'encadrement découpait un pan de ciel sombre clouté d'or par les étoiles, entraient, – en même temps que la fraîcheur de la brise nocturne, – le parfum des parterres où croissaient par milliers les roses et les jasmins.

En vérité, Son Excellence Richter bey était un homme heureux ; mais – chose commune en ce monde – il n'appréciait pas son bonheur ; et cependant, un an à peine le séparait de l'époque où, simple capitaine de hussards prussiens, il mourait d'ennui et de pauvreté dans une petite garnison de Silésie, désespérant de ne jamais voir luire l'étoile de la richesse.

Or, maintenant, grâce au plus banal des hasards, il se trouvait un personnage important, vivant luxueusement de la

solde inespérément octroyée par la Sublime-Porte au service de laquelle il avait été mis par le gouvernement allemand pour contenir, et briser au besoin, les velléités d'indépendance des populations chrétiennes de la frontière.

Au moyen d'une répression impitoyable et d'un système odieux de suspicion qui lui faisait tenir l'intention seule pour le fait, Richter bey était arrivé, en moins de douze mois, à courber de nouveau sous la fêrule suzeraine du sultan les pauvres hères que les décisions des congrès européens avaient détachés de leur mère patrie pour les contraindre, tout en adorant la Croix, à servir le Croissant.

Seulement, maintenant qu'après avoir bâtonné, pendu, incendié, il avait pacifié – du moins lui semblait-il – la contrée, son activité manquait d'aliments et il s'ennuyait : même il s'inquiétait ; son étoile, si brillante, n'allait-elle pas se mettre à pâlir ? Aussi souhaitait-il de toutes ses forces que la Providence lui envoyât une occasion nouvelle de prouver son zèle au gouvernement qui le payait ; au moins, de la sorte, pourrait-il obtenir de lui les satisfactions pécuniaires et morales que réclamaient son ambition et son amour de l'argent.

Avec une avidité farouche, il fouillait les rapports quotidiens, dans l'espoir de trouver quelque indice d'« affaires » susceptibles de le mettre à même d'établir une fois de plus ce dont il était capable.

Soudain, il y eut sur son bureau un fracas épouvantable et son encrier de cristal, brusquement réduit en miettes, répandit son contenu sur les paperasses éparpillées à l'entour.

D'un bond, Richter fut debout, la main crispée sur le revolver placé à portée de sa main, en guise de presse-papier ; il flairait un attentat, même il l'espérait ; mais un regard le fixa.

Ce qu'il avait pris pour une bombe n'était qu'un gros caillou qu'une main vigoureuse avait lancé par la fenêtre : à ce caillou, par une ficelle, était attaché un papier.

Ce papier contenait, tracé d'une main – volontairement maladroite – ces mots :

« Que Son Excellence Richter bey éteigne sa lampe et sorte sur le balcon : peut-être apprendra-t-elle des choses susceptibles de l'intéresser. »

Le commandant jeta un regard dans la direction du jardin : sous le ciel sombre, la nuit était obscure et, dans l'air calme, même se taisait le froissement soyeux des feuilles de peuplier.

Il hésita un court instant, puis ayant déposé ostensiblement son revolver sur la table, pour inspirer toute confiance à celui qui l'appelait à lui, il tourna un commutateur et la pièce se trouva plongée dans l'ombre : alors, ayant pris soin de pousser le verrou des portes, évitant ainsi toute surprise, il alluma un cigare et gagna la fenêtre, du pas paisible d'un homme qui se propose de respirer la fraîcheur de la nuit.

Un moment, penché sur le balcon, il fouilla d'un regard aigu l'obscurité qui emplissait le jardin, cherchant à repérer l'endroit où se cachait son correspondant inconnu ; mais les arbres abattaient sur le sol une ombre impénétrable.

Et déjà il perdait patience quand tout à coup, d'un massif de lauriers-roses qui s'étalait au-dessous de lui, dans un murmure montaient discrètement ces mots :

— Que Votre Excellence prenne la peine de venir jusqu'à la charmille qui se trouve derrière le bassin. Ici, trop d'yeux peuvent voir, trop d'oreilles peuvent entendre.

Il y eut un froissement, presque imperceptible, parmi les feuilles, puis ce fut le silence.

Richter bey s'immobilisa pendant une seconde, après quoi, faisant jouer le verrou qui fermait l'étroite porte pratiquée dans la grille d'appui, il descendit sans bruit les quelques marches du perron et s'engagea dans l'obscurité épaisse d'une allée à laquelle des rosiers géants faisaient une voûte parfumée.

Arrivé au bassin de marbre dans l'eau sombre de laquelle il semblait tomber du ciel étoilé comme une plaie d'or, il le contourna et gagna la charmille ; en la suivant, on aboutissait au mur de clôture du parc, où se trouvait percée une porte ouvrant sur la campagne.

— Veuillez Votre Excellence s'arrêter, fit une voix qui semblait sortir du sol.

Richter s'immobilisa, l'oreille tendue.

— Votre Excellence se laisse abuser par une trompeuse apparence, fit la voix : la contrée est pleine de vellétés, de révolte. Les agents serbes et bulgares filent entre les postes frontières et excitent les esprits... Bien plus, les convois d'armes franchissent les défilés, et au jour fixé les rebelles se dresseront en force devant vous...

— je connais la chanson, ricana Richter. Mais ça ne prend plus... Les rapports de mes agents pèsent plus qu'un avis anonyme : que celui qui parle se montre, se nomme, me dise dans quel but il agit : alors j'aviserai.

— Celui qui parle veut se venger, mais il tient à sa peau. Se montrer, se nommer serait se condamner lui-même à mort.

Il y avait dans cette voix un accent de sincérité tel que Richter, ébranlé dans son scepticisme, tressaillit.

— Ne peux-tu préciser davantage ? demanda-t-il.

— C'est Giorgi Vredef, le Serbe, qui passe les armes au nez et à la barbe des gendarmes, et c'est chez Stépan Zwiko qu'il les dépose ; de là, elles filent dans l'intérieur du district.

— Dénonciation vague et insuffisante, déclara sèchement Richter ; as-tu des preuves ?

— Il dépend de Votre Excellence de se les procurer : Giorgi Vredef et sa bande doivent se trouver à une heure du matin à Kourt-Kalé pour y prendre livraison des caisses d'armes qu'ils transporteront ensuite chez Stépan... Que Votre Excellence envoie à Kourt-Kalé des hommes sûrs et...

— ... Et ils seront démolis comme tous ceux qui jusqu'à présent ont tenté de mettre la main sur ce bandit !... Merci bien... ; d'autant plus que la capture ou la mort de Giorgi m'intéresse médiocrement.

— Mais Stépan Zwiko ? murmura la voix... Si Votre Excellence pouvait espérer établir la culpabilité de Stépan, peut-être trouverait-elle, à mon avis, un intérêt plus grand. Que Votre Excellence arrive à l'improviste chez le vieux coquin... elle surprendra sûrement les armes.

— Si ton renseignement est bon, tu peux te présenter demain pour toucher la prime.

— Inutile : la seule prime qui m'intéresse, c'est la ruine et la mort de Stépan... Adieu.

Un bruissement parmi les feuilles, un craquement de brindilles mortes indiquèrent à Richter que son interlocuteur avait rompu l'entretien, et, après quelques secondes d'attente, lui-même reprit d'un pas nerveux le chemin de l'habitation.

Un moment, sa haute silhouette se fondit dans l'ombre de l'allée : puis elle réapparut, toute blanche de la clarté lunaire, gravissant les marches du perron, et presque aussitôt la lumière électrique illumina de nouveau le cabinet de travail du commandant.

Alors, d'un énorme laurier qui étendait ses masses feuillues au-dessus des parterres odorants, une forme émergea, glissant de branche en branche, silencieuse et preste comme un écureuil, jusqu'à ce qu'elle eut atteint le sol.

Là, cette forme menue – une forme de femme – s'immobilisa un moment, les regards fixés sur le carré lumineux découpé dans la nuit par la fenêtre du commandant, tandis que son oreille se tendait dans la direction où s'était éloigné le mystérieux visiteur de Richter bey.

Puis, lestement, elle bondit d'un fourré, pour disparaître dans la profondeur du parc ; elle courait comme un jeune faon, franchissant les obstacles avec l'aisance que donnent des jarrets d'acier ; arrivée en un endroit où la muraille de clôture était suffisamment effritée pour former une brèche praticable, elle escalada.

Une fois au dehors, elle gagna en quelques bonds une prairie dans laquelle des chevaux se trouvaient en liberté ; les uns broutaient l'herbe rare, les autres, groupés sous un hangar, rumaient ; d'autres encore, couchés dans l'herbe haute, dormaient.

— Flissa ! appela la femme à mi-voix.

Et elle fit suivre son appel d'un sifflement modulé d'étrange façon : aussitôt, l'une des bêtes couchées se leva et vint au galop la rejoindre ; la femme, qui avait pris dans le hangar une bride, la passa rapidement à la bête, puis, lui ayant jeté sur le dos une couverture qu'elle assujettit à l'aide d'une sangle, elle sortit de l'enclos.

Alors, d'un bond, elle enfourcha l'animal, et rendant la main :

— Va, Flissa, dit-elle.

La bête pointa les oreilles, hennit doucement et fila. En quelques minutes, elle fut loin ; alors la cavalière, lui talonnant les flancs, accéléra son allure.

Ce fut une chevauchée fantastique : le cheval, semblable à un lévrier, effleurait à peine le sol de la pointe de ses sabots : négligeant les chemins frayés, il courait par la plaine, franchissant les haies, les fossés comme s'il eût eu des ailes aux flancs.

En moins d'une heure, il avait parcouru une vingtaine de kilomètres et paraissait cependant aussi frais que s'il fût sorti seulement de l'écurie.

Au galop, il avait escaladé les premiers contreforts des montagnes et maintenant encore que le sentier se faisait plus escarpé, il grimpait au trot, tel un chamois.

Mais vint un moment où la pente devint si rude que de lui-même il se mit au pas. Sa cavalière alors l'arrêta et, ayant sauté à terre, l'entraîna dans un fourré, où elle l'attacha par la bride.

Ensuite, bondissant de roc en roc, elle s'enfonça davantage encore dans la montagne, jusqu'à ce que parvînt à ses oreilles le mugissement d'un torrent.

Sous les branches basses, maintenant elle se coulait, agile comme une couleuvre, jusqu'à ce qu'elle eût atteint une excavation rocheuse dans laquelle elle pénétra sans hésiter.

— Qui va là ? fit une voix brusquement.

— Giorgi est-il là ? interrogea-t-elle au lieu de répondre.

— Qui le demande ?

— Krystidès.

La silhouette d'un homme armé se distingua alors dans l'ombre épaisse.

— Ah ! c'est toi, petite !

— Giorgi ? insista-t-elle avec angoisse.

— Absent...

— Chez Stépan ?

— Oui.

Sans en attendre davantage, la jeune femme partit et reprit sa course à travers la montagne ; ses pieds arrachés aux rocs saignaient, ses vêtements étaient en loques, déchirés aux arbustes épineux, et entre ses lèvres sèches son souffle passait haché, haletant, fiévreux.

Mais, soutenue par une invincible volonté, elle allait toujours, montant, montant encore... Enfin lui apparut là-bas, sur la droite, la silhouette d'un blockhaus que surmontait le chapeau turc.

Krystidès, obliquant à droite, franchit la lisière d'une forêt de châtaigniers dans laquelle elle se lança pour arriver, après

une demi-heure de marche, à proximité d'un groupe d'habitations dont la vue lui fit accélérer son allure.

Mais soudain, elle s'arrêta, chancela, battit l'air de ses deux bras étendus, griffa l'espace de ses doigts, cherchant un point d'appui, et, comme une masse, s'écroula.

La fatigue avait eu raison de sa volonté et de son courage.

Un grand quart d'heure s'écoula...

D'entre les feuilles, tout à coup, un homme émergea : grand, bien découplé, il donnait l'impression de la force physique ; vêtu à la façon des montagnards, il portait pendu à l'épaule par sa bretelle un fusil double et dans la large ceinture qui lui ceignait la taille, tout un arsenal de couteaux et de pistolets mettait au milieu de l'ombre des reluisements impressionnants d'acier.

Il s'avavançait d'un pas alerte, sifflotant en sourdine un vieux refrain national, quand soudain il s'arrêta surpris, cherchant à distinguer la nature de l'obstacle qui lui barrait le chemin.

— Une femme ! murmura-t-il, s'étant avancé avec précaution.

Mais à peine penché vers le corps inerte, il clama :

— Krystidès ?

Il l'avait saisie dans ses bras et, épouvanté vraiment, il appelait tout doucement, d'une voix pleine de tendresse :

— Krystidès !... ma joie !... mon cœur !... ma petite fleur des bois, réponds...

Il se tut, l'oreille appuyée sur la poitrine de la cavalière, la gorge séchée par une horrible angoisse. Dieu fut loué ! Le cœur battait...

Faisant volte-face, il se lança à travers bois, dans la direction d'une habitation dont la toiture émergeait de la frondaison des arbres.

Une fois la porte charretière atteinte, il heurta rudement du poing ; à l'intérieur, des abois furieux de chiens éclatèrent.

— Stépan !... Ouvrez... C'est moi, Giorgi...

Il y eut un bruit de pas pressés sur le pavé de la cour, un grincement de serrure, un claquement de verrou, et, portant à la main un falot, un vieillard à longue barbe apparut sur le seuil ; à la vue du corps inanimé que portait le visiteur, il s'exclama :

— Qu'est-ce ceci ?

— Krystidès... Vite des soins !... du secours !

— Suis-moi, dit le vieux simplement, après avoir refermé la porte.

Dans la grande cour, une femme âgée, une jeune fille, un jeune garçon s'occupaient dans l'ombre à charger des bottes de paille sur un char.

— Sonia, commanda Stépan, laisse cela et occupe-toi de celle-ci.

La jeune fille s'était approchée : un cri alors, étonné, douloureux, jaillit de ses lèvres.

— Krystidès !...

— Porte-la à la maison, couche-la, et quand elle sera revenue à elle, accours nous prévenir.

Quand elle se fut éloignée, Stépan demanda à Giorgi :

— Où l'as-tu rencontrée ?

— À cinq cents mètres d'ici, évanouie, au milieu du chemin.

En ce moment, le jeune garçon s'approcha.

— Père, dit-il, ne conviendrait-il pas mieux de mettre les munitions dans les sacs de grains.

— Bonne idée, petit : une demi-douzaine de sacs suffira. Fais vite... Il faut que le char soit prêt à partir dès le jour.

— Giorgi pourrait nous donner un coup de main pour les descendre des greniers.

— Et les fusils ! ils sont dans les hottes de paille ?

— Oui, père... dix par botte, comme vous l'aviez commandé.

— C'est bien : vois, avec la mère et Giorgi, à faire le nécessaire pour les munitions ; ensuite tu iras te mettre au lit pour être sur pied avec l'aurore.

Ayant dit, le vieillard gagna l'habitation d'un pas fébrile, penchant vers le sol son visage soucieux ; la présence de Krysidès avait lieu de l'inquiéter grandement.

Tout de suite, son instinct avait flairé en elle une messagère de danger ; sinon, pour quelle raison aurait-elle couru la nuit, à travers la montagne, si fort qu'elle en était quasiment morte ? Mais de quelle nature était le danger ? Voilà ce qu'il

importait de savoir, et de savoir au plus tôt, car, à en juger par l'état dans lequel se trouvait la malheureuse enfant, il y avait certainement urgence.

— Eh bien ? interroge-t-il en entrant dans la pièce où Sonia avait transporté Krystidès.

— Toujours la même chose. Voyez, père, l'oppression est aussi grande et le souffle aussi rauque...

Un moment, le vieillard s'immobilisa, scrutant de ses regards impatients ce pauvre masque livide d'enfant de seize ans que des taches rouges marbraient aux pommettes, enrageant de ne pouvoir desserrer ces lèvres closes qui avaient cependant tant de choses à lui apprendre.

— Il faudrait cependant qu'elle parle ! grommela-t-il, furieux.

Il revint dans la cour rejoindre la vieille Mirka, qui travaillait hâtivement, avec Nicolas et Giorgi, à glisser les paquets de munitions dans les sacs d'orge.

— Tu pars ? observa-t-il, voyant le jeune homme remettre sa veste.

— J'ai une bande qui traverse la montagne et il me faut aller la rejoindre ; vous me ferez tenir des nouvelles de Krystidès.

— Sois tranquille, ta fiancée sera soignée comme ma fille.

*

* *

Depuis une heure, le vieillard usait son impatience et sa fébrilité en aidant sa femme et son fils à empiler sur le char les

bottes de paille et les sacs de grains où les munitions, ainsi que les armes, se trouvaient dissimulées. De temps à autre, il allait rejoindre Sonia pour s'assurer qu'aucune modification n'était survenue dans l'état de la malade ; puis, plus anxieux, plus fébrile, il venait reprendre la besogne interrompue.

— Ainsi, expliquait-il, tout en s'activant, à Nicolas, c'est compris : une fois dans la plaine, tu t'en vas droit, mais sans hâte, pour ne pas donner l'éveil, jusqu'au chemin qui descend à la Maritza. Là, une roue de devant se rompt et, ne pouvant aller plus loin, tu laisses le char et tu t'en reviens avec l'attelage.

— Et si on l'interroge en route, si on veut fouiller le char ? suggéra la mère inquiète.

Nicolas eut un geste de belle hardiesse :

— J'ai là, sous ma veste, le pistolet que, l'autre jour, mon père m'a donné ; il en cuirait aux indiscrets.

— Pauvre petit ! s'écria la vieille Mirka... contre ces coquins, que pourrais-tu ?

— Mourir en brave garçon qu'il est, dit Stépan d'une voix grave.

D'un mouvement instinctif, la mère saisit clans ses bras l'enfant, qui s'écria en riant :

— N'ayez crainte, mère : aucun danger ne me menace... Qui pourrait se douter que ce char, conduit par un gamin, contient des armes et des munitions ? Les gendarmes de Son Excellence Richter bey n'y verront que du feu et, la nuit prochaine, les gens de Bézicheff seront venus comme d'habitude prendre armes et munitions qu'ils cacheront en lieu convenu.

— Dieu t’entende ! soupira-t-elle.

— Mais Dieu l’entendra, vieille tremblotteuse, déclara Stépan, ou alors c’est qu’il aurait cessé de protéger notre sainte cause.

À ce moment, Sonia accourait en disant :

— Venez vite, père... Krystidès veut vous parler.

En quelques enjambées, le vieux Zwiko eut rejoint l’habitation.

— Vite, vieux Stépan, murmura la jeune fille d’une voix encore faible, écoutez. Un traître a prévenu Richter bey que des armes et des munitions doivent vous être livrées par Giorgi.

— Damnation !... Et qui ?... Qui cela, ma fille !

— Je n’ai pas pu voir qui causait avec Richter ; je n’ai pu qu’entendre.

— Et tu n’as pas reconnu la voix ?

— Impossible ; tout ce que je sais, par exemple, c’est que le misérable a refusé la prime offerte, cherchant seulement, a-t-il dit, sa vengeance... Mais, pour l’instant, ce n’est point de cela qu’il s’agit. Il s’agit de vous, des vôtres... Si vous êtes pris, c’est la ruine... c’est la mort ! Alors j’ai couru à Kourt-Kalé, espérant qu’il était temps encore de prévenir Giorgi... Trop tard, il était parti déjà... Mais les armes, les munitions, il ne les a point encore apportées, n’est-ce pas ?

— Elles sont ici, déclara laconiquement Stépan.

— Mais les gendarmes vont arriver !...

— Je vais faire partir de suite Nicolas avec le char.

— Et surtout ne perdez pas de temps.

Stépan s'élança dans la cour ; à ce moment même, une ombre enjamba le mur et courut à lui.

— Giorgi ?

— Les gendarmes ! murmura celui-ci, essoufflé ; ils montent ici par tous les chemins, par tous les sentiers... Je viens d'en être avisé par un de mes hommes... Quelqu'un les guide, qui connaît bien la montagne, car toutes les passes sont gardées.

Stépan eut un moment de défaillance.

— Perdus ! gronda-t-il en embrassant d'un regard douloureux sa femme, son fils, sa fille, tous les êtres qui lui étaient chers et que la corde guettait comme lui-même.

— Il faut fuir ! déclara le jeune homme ; par Kourt-Kalé on peut encore gagner la frontière ; mais à condition de se hâter.

— Alors, emmène-les, riposta Stépan, moi je reste... Oui, je reste... Crois-tu que je m'en vais livrer à ces maudits ma maison, mes granges, mes bestiaux, sans me payer la joie de leur faire l'accueil qu'ils méritent ?

Il eut un rire sauvage.

— Non, non, Stépan Zwiko ne fuira pas devant les Turcs ! Il leur montrera que, tout vieux qu'il est, c'est du vrai sang qui bout dans ses veines !

Ayant dit, il rassembla dans ses bras sa femme, sa fille, son fils, les étreignit sur sa poitrine, et les repoussant ensuite, ordonna :

— Maintenant, partez...

Mais, crânement, Nicolas déclara :

— Père, je reste avec vous.

— Si tu dois mourir, dit à son tour la vieille Mirka, je veux mourir aussi.

— D'ailleurs, avoua Giorgi, je ne pourrais les faire fuir que un par un ; et avant mon premier voyage, les gendarmes seront ici.

Muet, Stépan se rongait les poings de douleur et de rage.

— Père, cria Nicolas, avec les armes et les munitions nous pouvons faire une rude défense et avoir une belle mort.

Il courait déjà au char pour y prendre les fusils et les cartouches, quand soudain Giorgi ordonna :

— Arrête, petit, il me vient une idée qui peut vous sauver de la ruine et de la mort, tout en permettant à Stépan de se conserver bien vivant pour le grand jour... Seulement, il faut faire vite.

— Parle ! dit le vieillard. Quel est ton plan ?

— Je ne puis emmener d'ici qu'un seul d'entre vous et lui faire passer la frontière : ce sera Nicolas.

— Pourquoi moi ? se récria le gamin.

— Parce qu'en cas de soupçons, les gendarmes te prendraient comme otage et t'endrôleraient de force dans les rangs

turcs. Donc, tu disparaissais d'ici et jamais ils ne penseront à te chercher, car, lorsque tu auras franchi le seuil de cette maison, tu seras mort... Oui... C'est dans ton cercueil que nous allons cacher fusils et munitions et c'est le cimetière de Mustapha pacha qui servira de magasin d'armes où nos frères, au jour de la grande révolte, s'approvisionneront... Comprenez-vous, Stépan ?

— C'est audacieux, déclara celui-ci, mais l'audace même du plan peut le faire réussir.

— En ce cas, résuma Giorgi, pas un instant à perdre ; car avant le jour, les gendarmes de Richter seront ici. Prenez des planches et des outils, Stépan, sciez, rabotez, clouez à tour de bras. Moi, pendant ce temps-là, j'emmène Nicolas.

— Mon enfant ! Mon cher enfant ! clama la vieille Mirka, en serrant éperdument sur sa poitrine le jeune garçon.

— Du courage, mère, c'est pour la patrie. D'ailleurs, j'ai bon espoir que la séparation sera courte et qu'avant peu ces armes sortiront de terre pour nous aider à venger nos humiliations et nos supplices.

*

* *

Le vieux Stépan, cependant, avait couru à un bahut dans lequel il enfermait les économies à grand'peine amassées.

— Tiens, dit-il en remettant à son fils une assez forte somme d'argent, tu te rendras à Sofia, tu y verras les cousins Richtowich ; ils te recevront comme leur propre enfant.

— Et surtout, recommanda Giorgi, garde-toi de toute imprudence qui causerait sûrement la ruine et la mort des

tiens... Change de nom, ne te montre à personne, n'oublie à aucun instant que Nicolas Zwiko est mort.

À ce moment, Krystidès arrivait, s'appuyant au bras de Sonia.

— Ah ! Krystidès... clama Giorgi en s'élançant vers elle, les mains tendues.

— Nous aurons à parler, Giorgi, dit-elle d'une voix brève, en arrêtant son élan, mais plus tard ; pour l'instant, il me faut en toute hâte regagner Mustapha. La belle Frida Richter pourrait s'étonner à son réveil de ne pas voir accourir à son premier appel sa femme de chambre dévouée. Donc, à la nuit prochaine, sous le laurier-rose accoutumé, attends-moi.

Sans lui laisser le temps de la retenir, elle s'échappa et, se glissant par la porte, disparut dans la nuit.

— Allons, en route ! commanda Giorgi à Nicolas, nous n'avons que le temps, si nous ne voulons pas que les gendarmes arrivent avant nous à la passe.

Pressé tour à tour dans les bras de sa mère et de sa sœur éplorées, le jeune garçon fut conduit jusqu'à la porte par le vieux Stépan, qui lui dit tout bas, crainte d'être entendu :

— Et si je meurs, venge-moi bien !

Puis, Nicolas et son guide ayant disparu dans la nuit, il revint vers les femmes.

— Maintenant, nous, à l'ouvrage ! déclara-t-il.

Fébrilement, avec l'aide de sa fille, il se mit à la besogne, tandis que la vieille retirait hâtivement des sacs et des bottes de paille armes et munitions ; et c'était vraiment un

impressionnant spectacle que celui de ce vieillard, de ce père, fabriquant de ses propres mains le cercueil de son enfant.

Comme les premières lueurs de l'aube rougissaient les sommets du Kurekeui, Stépan posa le marteau et dit :

— C'est fini.

Derrière lui, un gémissement retentit, poussé par la vieille Mirka, que la vue du funèbre travail impressionnait jusqu'aux sanglots.

— Silence, femme ! ordonna rudement le vieillard.

Puis, ayant porté le cercueil dans la salle basse de la ferme, il commanda :

— Et vous, les femmes, au jardin ! Coupez toutes les fleurs que vous trouverez...

Quand les fusils se trouvèrent allongés dans le cercueil où prirent place également les paquets de cartouches, Stépan en cloua le couvercle à grands coups de marteau ; puis il y jeta un drap tout blanc, parfumé de lavande, sur lequel les fleurs, moissonnées par Mirka et sa fille, s'éparpillèrent à profusion.

— C'est bien ainsi, déclara Stépan, après avoir allumé auprès de l'impressionnante boîte deux longs cierges.

À ce moment, dans l'air silencieux, se produisit un grand vacarme : il semblait que la ferme fût entourée d'une ceinture vivante, faite de piétinements de chevaux et de bruissements d'acier.

— Ce sont eux, chuchota le vieillard.

Alors, saisissant dans les siennes les mains de sa femme et de sa fille :

— Vous deux, écoutez bien : ce n'est pas seulement notre vie qui va se jouer, c'est aussi la ruine ou la grandeur du pays. Vous savez que, pour le grand jour qui est proche, les chefs m'ont fait l'honneur de me mettre à un poste de péril et de gloire. C'est pour être présent à ce poste, au jour dit, que je m'abaisse à cette sinistre comédie... Donc, tâchez d'être aussi bien dans votre rôle de femmes éplorées que je le serai moi-même... et tout ira bien. Songez aussi que le moindre soupçon de la part de ces gens-là sera le signal de votre mort, car je vous aime trop, l'une et l'autre, pour vous laisser tomber vivantes entre leurs mains.

Et il glissait dans la poche de sa veste un revolver, soulignant ainsi d'impressionnante façon les paroles qu'il venait de prononcer.

Ensuite, il les attira à lui et les pressa tendrement sur sa poitrine.

À ce moment, on heurta rudement à la porte, et tandis que Mirka ainsi que sa fille tombaient à genoux auprès du cercueil et s'immobilisaient la face dans les mains, lentement le vieux allait ouvrir.

Richter bey, entouré de gendarmes, pénétra dans la cour.

— Stépan Zwiko, déclara-t-il, des rapports te dénoncent comme ayant chez toi un dépôt d'armes.

— Cherchez, dit simplement Stépan.

— Marche devant, ordonna le commandant, et note ceci qu'au premier geste suspect, on te casse la tête comme à un chien.

Sur un signe de leur chef, les gendarmes se répandirent dans la cour, cherchant, furetant partout.

— J’offrirais bien à Votre Excellence d’entrer dans ma maison pendant que vos hommes s’acquittent de leur besoin ; mais un grand malheur m’a frappé et ma demeure est pleine de gémissements.

— Un grand malheur ? interrogea Richter bey.

— Mon fils, le seul garçon que j’eusse, est mort.

En prononçant ces mots, le vieillard s’était avancé jusqu’au seuil de la grande salle et, par l’encadrement de la porte, désignait le spectacle impressionnant des femmes agenouillées, sanglotantes, auprès du cercueil fleuri sur lequel la lueur tremblotante de deux chandelles jetait une clarté funèbre.

Le commandant recula d’un pas et, instinctivement, porta la main à la visière de sa casquette.

D’un ton de voix singulier, qui trahissait un soupçon, il murmura :

— Ah ! ton fils est mort ? Si vite !...

— Un mal foudroyant, Excellence.

— Qui donc l’a mis en bière ?

— Moi-même, Excellence, selon la coutume ici.

— Mais pourquoi si rapidement ? interrogea encore Richter, qui, décidément, se méfiait.

— Maladie contagieuse... Je me suis conformé au règlement.

Le commandant garda le silence, malgré lui impressionné par ce funèbre spectacle ; puis, ayant d’un geste machinal

salué la grande douleur des deux femmes agenouillées, il sortit dans la cour, suivi de Stépan, dont la main droite étreignait dans la poche de sa veste la crosse de son arme.

À l'écart, il surveillait Richter qui arpentait la cour, tandis que les gendarmes poursuivaient avec acharnement leur fouille.

Une longue heure s'écoula ainsi.

— Nous n'avons rien trouvé, commandant.

— En route, donc ! grommela Richter, furieux de sa déconvenue.

Et, en passant devant Stépan, il lui jeta d'une voix haïneuse :

— Ce sera pour la prochaine fois.

Le vieillard n'avait pas bougé ; ce ne fut que lorsqu'il eut vu le commandant en selle s'éloigner, dans un ouragan d'acier et de poussière, que ses doigts crispés sur l'arme desserrèrent leur étreinte.

Son Excellence Richter bey avait, sans le soupçonner, passé bien près de la mort.

II

LA RANCUNE D'OSSIP

— Madame n'a plus besoin de mes services ? interrogea Krystidès, qui venait de tirer devant la fenêtre les épais rideaux de soie pourpre.

— Non, petite... vous pouvez aller vous coucher...

Tout en parlant, M^{me} Frida Richter examinait le plateau que la femme de chambre avait placé sur la table – comme de coutume – et sur lequel s'empilaient, dans un appétissant désordre, jambons, œufs durs, saucisses, chope...

Les sourcils soudainement froncés, M^{me} Richter posa d'une voix dure :

— Je vous ai déjà dit qu'il fallait, chaque soir, servir de la bière nouvelle... le commandant veut boire frais...

Son visage de blonde grasse, aux traits ordinairement insignifiants, avait pris – durant qu'elle parlait – une expression autoritaire et dure qui la transformait, et dans son œil bleu à fleur de tête, une lueur mauvaise avait lui, l'espace de quelques secondes, aussitôt éteint sous un brusque abaissement de paupières.

Poliment, la camériste observa :

— Le broc de bière – comme madame la commandante me l'a ordonné – est dans un seau à glace, sur le balcon de la salle de bains.

— C'est bien... vous pouvez aller...

Et sans même répondre au « bonsoir » que lui souhaitait sa camériste, elle se mit à procéder aux mille détails de sa toilette de nuit.

Une fois sortie de la pièce et la porte refermée sur elle, Krystidès s'arrêta et, durant quelques secondes, demeura immobile, visiblement incertaine de ce qu'il convenait qu'elle fît.

Mais son hésitation fut de courte durée.

Presque tout de suite, marchant sur la pointe des pieds, elle traversa le palier et, ayant atteint la rampe, se pencha, attentive à un bruit qui montait par la cage de l'escalier : c'était, au rez-de-chaussée, le bruit lourd, scandé, que faisaient les bottes du commandant écrasant le plancher de son cabinet, au cours de la lente promenade qu'il avait coutume de faire autour de sa table de travail pour faciliter sa digestion.

Fort mangeur et grand buveur de bière, il avait – après le repas du soir – à lutter contre son estomac, qui n'acceptait que difficilement le travail à lui imposé par des repas exagérément plantureux.

Évidemment, il eût été normal que le commandant allât faire sa digestion au jardin ; mais c'était une chose que la prudence lui interdisait ; les allées n'en étaient pas suffisamment sûres, la nuit une fois tombée ; une balle passe si aisément par-dessus une haie, comme aussi jaillit d'un fourré un poing armé d'une lame.

Or, le commandant Richter bey avait conscience que par l'énergie farouche avec laquelle il retenait sous la domination turque ces régions frontières impitoyablement arrachées par d'iniques traités à leur mère patrie, il avait accumulé sur sa tête une inimaginable somme de haine.

Brave, certes, il était jusqu'à la témérité, mais non jusqu'à l'imprudence ; et c'eût été imprudence folle que d'aller sans nécessité exposer sa poitrine à une balle vengeresse et sa gorge à un poignard justicier.

Lui-même reconnaissait que les exécutions si nombreuses par lesquelles il avait tenté – durant les mois passés – d'étouffer les ferments d'indépendance de ces damnés montagnards le rendaient passible des plus sanglantes représailles.

Mais le moyen de faire autrement ?... Tout le monde sait que ce n'est qu'à force de battre le fer qu'on finit par le forger. Et c'est pour accomplir cette terrible besogne que le gouvernement allemand avait cédé au gouvernement allié de la Turquie ce dur petit lieutenant poméranien, promu du jour au lendemain au grade de commandant ottoman.

Malheureusement, les pendaisons succédaient aux pendaisons sans que s'amendât l'esprit de la population.

La révolte était dans l'air et, un jour ou l'autre, elle éclaterait d'autant plus farouche qu'auraient été plus terribles les moyens employés pour la retarder.

Par ses agents secrets, par ses espions, le commandant Richter savait à quoi s'en tenir ! Il connaissait ce Stépan Zwiko, le patriote duquel ces assoiffés de liberté n'attendaient qu'un signal pour se ruer sur les oppresseurs.

Mais, à moins de le prendre en flagrant délit de désobéissance aux lois, celui-là devait lui être – jusqu'à nouvel ordre – sacré ; porter la main sur lui eut été, de la part du commandant Richter bey, faire acte d'incendiaire, car l'arrestation de Zwiko eût suffi à mettre le feu aux quatre coins du pays.

Et le plan formé pour éteindre en vingt-quatre heures dans le sang l'insurrection qui répondrait à l'arrestation du chef aimé n'était pas encore prêt ; des difficultés internationales – bientôt, l'espérait-il du moins, aplanies – s'étaient jusqu'à présent opposées à ce que lui fût accordé le nombre d'hommes estimé par lui nécessaire pour enserrer dans un étau d'acier les contrées dont il avait la surveillance.

Depuis le coup manqué de Koum-Kalé, le commandant Richter ne décolérait pas ; mais son état d'exaspération ne l'empêchait pas de veiller à sa peau et c'est pourquoi, le soir tombé, il se contentait, pour faciliter sa digestion, de rôder à travers son cabinet de travail, comme un fauve en cage.

Un sourire ironique crispa les lèvres de la camériste : de ce côté-là, elle pouvait être tranquille ; ce n'est pas le commandant qui troublerait son projet : il avait fallu une exceptionnelle circonstance pour que, la veille, il s'aventurât dans le jardin à l'appel du mystérieux inconnu désireux de le renseigner sur le coup de filet à donner à Koum-Kalé !

Sans le hasard providentiel qui avait permis à Krystidès de surprendre l'entretien, le vieux Zwiko, sa femme Maria, sa fille Xanthia, son fils Antoine – et Georgi peut-être lui aussi – se fussent, le matin même de ce jour, balancés à l'extrémité d'une corde de chanvre pour leur apprendre... oui, pour leur apprendre à introduire par contrebande des armes et des munitions dans le district sur lequel le commandant Richter bey régnait despotiquement.

À cette pensée, la pauvre fille frémissait d'horreur et elle bénissait la Vierge qui lui avait permis – elle, chétive – de déjouer le plan ourdi la veille, dans l'ombre du jardin, par le commandant et cet inconnu.

Un traître, celui-là !... dont la trahison n'était pas le fait de la cupidité.

Ainsi que Krystidès le lui avait entendu déclarer lui-même, repoussant la prime offerte : c'était la haine, l'ardent désir de se venger qui le poussait à dénoncer les patriotes travaillant souterrainement à la délivrance de la province.

Pour une fois, la Providence avait permis à la jeune fille de déjouer le complot ; mais avait-elle le droit de compter que, dans la suite, la chance serait, comme cette fois, avec elle, alors surtout que la présence parmi eux d'un faux frère rendait chaque jour la situation plus dangereuse pour ceux auxquels il avait su inspirer confiance.

Mais quel était celui-là ?

Non un étranger, évidemment... mais un familier, un de ceux qui, mis au courant des projets élaborés dans des réunions secrètes, étaient à même d'en connaître les détails... et de les livrer.

Un frémissement de colère secouait la jeune fille, tandis que, souple comme une couleuvre, elle se glissait silencieusement dans l'ombre des allées...

Arrivée à l'extrémité du jardin, à l'endroit même où la veille au soir, dissimulée dans un massif de lauriers-roses, elle avait surpris le court entretien du commandant Richter avec le traître, elle s'arrêta et siffla doucement ; son sifflet, étrangement modulé, pouvait faire croire à l'oreille la plus attentive qu'un oiseau de nuit s'essayait à chanter sous la feuillée.

Quelques secondes passèrent ; après quoi à son appel un appel en tous points semblable répondit ; presque aussitôt, à la crête de la vieille muraille qui séparait le jardin de la plaine

immense et déserte, une tête d'homme parut, presque aussitôt suivie des épaules et du buste.

En un clin d'œil, le corps entier se trouva dans le jardin.

— Georgi !

— Krystidès !

Ces deux noms, lancés simultanément d'une voix étranglée d'émotion, les jeunes gens se trouvèrent réunis dans l'ombre épaisse, les mains nouées.

Puis la jeune fille interrogea, anxieuse :

— Antoine ?...

— En sûreté ; je lui ai fait franchir la frontière sans difficulté... il n'a plus maintenant qu'à se laisser vivre.

Après un soupir de soulagement, la jeune fille demanda :

— Et à Koum-Kalé ?

— Les vieux avec leurs amis ont conduit ce matin le corps au cimetière où le cercueil attendra tranquillement le grand jour...

Georgi ajouta, avec un ricanement amusé :

— Le truc a si parfaitement réussi qu'à l'avenir on l'emploiera aussi souvent que les circonstances le permettront.

Il s'expliqua :

— Un cercueil vaut toutes les cachettes du monde – si habiles soient-elles – et défie tous les soupçons... ne le penses-tu pas ?

— Il n’y aura aucune cachette sûre, tant qu’un traître sera parmi vous.

— Mais quel est celui-là ? gronda Georgi.

— C’est à chercher ; quant à moi, j’y songe depuis hier, et il m’est impossible de m’arrêter à un nom.

— Et tu n’as pas reconnu sa voix ?

— Je ne crois pas l’avoir jamais entendue... d’ailleurs, depuis que, sur ton conseil, j’ai accepté de servir chez les Richter, j’ai peu l’occasion de fréquenter les amis ; les quelques heures de liberté que je passe, en dehors de nos courts entretiens ici, c’est à toi que je les consacre...

— Très juste, observa le jeune homme...

Puis lentement, attentif à une réflexion qui venait de s’éveiller dans son cerveau soucieux :

— Voyons... si j’en crois ce que tu viens de dire... celui dont il s’agit serait donc un nouveau venu... parmi nous, depuis que tu vis ici ?... puisque tu as l’instinct de n’avoir jamais entendu sa voix...

— Peut-être... je ne puis rien affirmer...

— Si cela était, cela permettrait de rétrécir le cercle des recherches... tu comprends ?... trois mois... c’est court... on peut plus facilement se rappeler certains détails... contrôler la présence dans nos réunions de tels ou tels qui n’avaient pas l’habitude d’y venir...

S’interrompant brusquement :

— À moins que... fit-il, la voix changée.

— À moins que ? interrogea-t-elle, étonnée et presque inquiète de le voir garder le silence...

— Regarde-moi franchement, fit-il d'une voix impérieuse ; avant de te fiancer à moi, ne t'étais-tu promise à aucun autre ?

— Es-tu fou ?... jamais...

— Pardonne... je me suis mal exprimé ; je voulais dire, n'as-tu jamais remarqué que le désir d'un homme rôdât autour de toi ?...

— Ils étaient tant ! laissa-t-elle échapper avec, dans la voix, un accent de fierté.

— Je le sais ; c'est pourquoi je n'ai pu me défendre d'un certain orgueil quand tu m'as donné la préférence... mais parmi tous ceux-là, n'en est-il pas un que tu aies remarqué plus épris de toi, plus pressant ?...

La jeune fille parut troublée.

— Cette question n'a rien à voir avec ce qui nous occupe !...

— Plus que tu ne peux imaginer, peut-être ; cet homme, qui est des nôtres, c'est certain, et qui nous trahit aussi ignoblement... non pour de l'argent... mais par vengeance...

— Que supposes-tu donc ? interrogea la jeune fille, surprise et anxieuse de le voir s'interrompre soudain à nouveau et garder le silence.

— Qui sait si un amoureux évincé jadis n'est pas celui que nous cherchons...

Elle eut dans l'ombre un geste qui protestait... mais ne dit mot...

— Toi seule peux savoir, posa Georgi...

— Comment soupçonner les sentiments de celui qui ne parle pas, déclara Krystidès.

La réponse était nette ; mais la voix parut sans doute sonner faux à l'oreille soupçonneuse du jeune homme...

— Rappelle tes souvenirs, insista-t-il ; il arrive souvent que, même sans qu'un amoureux parle, on devine ce qu'il a au fond du cœur...

Un moment, elle garda le silence, puis :

— Non, dit-elle... j'ai beau chercher... je ne vois pas...

Et avec énergie, elle conclut :

— Non, c'est une haine politique.

Ils se turent ; leurs mains s'étaient détachées et ils demeurèrent face à face, immobiles, comme si quelque chose fût tombé entre eux.

Brusquement, entendant l'heure sonner au loin :

— Il faut que je rentre, déclara-t-elle.

— Déjà ! soupira-t-il... nous ne nous sommes rien dit...

— Tu m'aimes... je t'aime... jeta-t-elle... qu'est-il besoin davantage ?... À demain...

Et elle s'enfuit dans l'obscurité du jardin, légère et silencieuse...

Il demeura là, inerte, suivant des yeux la silhouette claire ; quand elle se fut fondue dans l'ombre, il gronda :

— Elle ment !... pourquoi ?...

Serrant les poings, il proféra d'une voix menaçante :

— Mais... je saurai...

Il gagna le mur de clôture et d'un bond farouche en franchit la crête ; quelque temps s'entendit, à travers la campagne, sa fuite rapide que jalonnaient les abois des chiens éveillés à son passage.

Puis ce fut le grand silence.

Quand elle s'était sentie hors de vue, Krystidès s'était arrêtée brusquement, la poitrine oppressée par un poids douloureux ; il lui semblait que ses jarrets étaient impuissants à supporter le poids de son corps.

Et là, immobile, les yeux fixés sur une silhouette soudainement dressée devant elle, dans un souffle, ces mots coulèrent de ses lèvres :

— Si c'était lui !

Mais elle repoussait avec horreur l'odieuse pensée qui venait de l'assaillir.

Une telle trahison eût été si criminelle que le soupçon seul en était abominable et indigne d'elle...

Se ressaisissant, elle se remit en marche et, quelques instants plus tard, elle avait regagné sa chambre sans que nul, dans la maison, se fût douté de son absence.

Un silence absolu régnait au rez-de-chaussée ; dans le cabinet de travail du commandant Richter avait cessé le lourd va-et-vient, pesamment rythmé, de l'officier...

En passant devant les appartements de la commandante, la jeune fille avait entendu un murmure assourdi de voix, auquel se mêlait par instants le heurt d'un cristal contre la laque du plateau qui supportait l'« encas ».

« Demain, songea Krystidès, en se mettant au lit, je verrai Antoine... par lui, peut-être, je saurai... car il faut savoir... »

*

* *

Dans le petit réduit où il vivait, depuis qu'avec l'appui de Georgi il avait franchi la frontière et gagné l'habitation de ses cousins Richtowitch, Antoine causait avec Krystidès.

La survenue inattendue de la jeune fille lui avait causé une bien compréhensible angoisse ; c'était – sans nul doute – une mauvaise nouvelle qu'elle lui apportait ! Le stratagème macabre imaginé par Georgi pour soustraire les armes prohibées aux recherches des gendarmes de Richter avait été découvert et le vieux père, sa femme, sa fille avaient payé de leur vie leur révolte contre la loi...

Mais, tout de suite, Krystidès avait rassuré le jeune garçon...

Rien n'avait été découvert... le commandant avait quitté Koum-Kalé, convaincu qu'il avait été induit en erreur par un faux rapport... la famille était en sûreté, jusqu'à nouvel ordre.

Ce n'était pas là ce qui motivait la visite de Krystidès.

Il s'agissait, par contre, d'une question qui – pour être d'un autre ordre – n'en était pas moins angoissante...

La perquisition opérée à Koum-Kalé par Richter avait été provoquée par une délation : c'est elle-même, Krystidès, qui avait entendu un homme prévenir le commandant.

Quel était celui-là ?... voilà ce qu'il s'agissait d'établir si l'on voulait que, sans relâche, fût poursuivie l'action des patriotes.

Si l'on ne parvenait pas à se débarrasser de ce faux frère avant peu, c'en serait fait de tous ceux qui, avec Zwiko, travaillaient à la conquête de la liberté...

Cela posé, la jeune fille, non sans une certaine hésitation, avait demandé à son frère :

— Te souviens-tu d'un nommé Ossip ?

— Ossip ?... attends donc... n'est-ce pas un qui était venu de Salonique, il y a trois ans, à l'époque de la moisson, travailler à Koum-Kalé ?... un grand... avec des cheveux presque blonds... un nez en bec d'aigle... L'air faux, d'ailleurs, mais beau garçon.

Derrière ses paupières mi-closes, Krystidès avait vu se silhouetter celui dont son frère évoquait le portrait, et un rictus crispa ses lèvres minces, tandis que sa tête s'abaissait affirmativement.

Antoine ajouta avec un demi-sourire :

— Je crois qu'il en pinçait pour toi !... on a même cru un moment que tu étais d'accord avec lui.

— Moi, d'accord ! protesta vivement la jeune fille.

Elle ajouta d'une voix sourde :

— Peut-on commander aux sentiments d'autrui ?

— D'ailleurs, poursuivit Antoine, voilà un certain temps qu'il a quitté le pays... tiens, à peu près depuis l'époque où tu t'es fiancée avec Georgi.

Le visage de Krystidès se contracta : ces mots, tout naturellement prononcés par le jeune garçon, ne confirmaient-ils pas le soupçon émis la veille par son fiancé ?...

Antoine demanda spontanément :

— Mais pourquoi me parles-tu d'Ossip ?

Avant que sa sœur eût eu le temps de lui répondre :

— À propos de lui, Anna Richtowitch m'a dit qu'elle croyait bien l'avoir vu ces jours-ci en ville.

Un cri jaillit des lèvres de Krystidès.

— Alors, c'est lui !... sans nul doute...

— Qui ?... lui ?... que veux-tu dire ?... explique...

— Lui qui a vendu le père aux gendarmes de Richter.

— Allons donc ! es-tu folle... Ossip, le plus patriote de tous !...

— C'est lui !... c'est lui ! répéta farouchement la jeune fille, qui songeait que l'intérêt du pays peut peser bien peu, mis en balance avec la rancune d'un amour déçu...

Le jeune garçon demeura durant quelques instants comme médusé ; les regards qu'il attachait sur la visiteuse disaient si clairement le soupçon qui le hantait, qu'elle protesta :

— Non... j'ai toute ma raison... Ossip seul pouvait savoir...

— Mais il a disparu de la montagne depuis longtemps...

— Il n'en est pas loin, puisqu'on l'a vu ici...

— Anna peut s'être trompée...

— Mon instinct me dit que non, entre la trahison de Koum-Kalé et sa présence ici... il y a une coïncidence qui m'éclaire... comme m'éclaire aussi sur ses sentiments vrais sa disparition au moment où j'ai commencé à fréquenter Georgi...

Elle garda un moment le silence ; puis, soudain, la réflexion lui étant venue, elle saisit les mains d'Antoine, disant d'une voix tragique :

— Prends garde à toi... si c'est Ossip qui a fait le coup... et s'il te voit, la comédie dont Richter a été dupe à Koum-Kalé pourrait se terminer en drame...

Le jeune garçon haussa les épaules :

— Comment veux-tu ? fit-il, je ne sors qu'à la nuit tombée ; et puis, c'est l'affaire de quelques jours... le cousin Richtowitch parle de m'envoyer à Salonique...

Krystidès, le front plissé, le regard dur, mâchonna entre ses dents.

— D'ailleurs, Georgi va être prévenu... et il saura faire le nécessaire ; avant peu Ossip ne sera plus à craindre...

Là-dessus, elle se leva et, attirant Antoine contre elle, le tint longtemps serré dans ses bras ; après quoi, ayant gagné la

porte, elle se retourna sur le seuil pour recommander une dernière fois :

— Surtout, sois prudent !...

Et, se glissant dehors, elle s'éloigna d'un pas presté par les rues que commençaient d'assombrir les ténèbres du crépuscule... sans se douter qu'elle entraînait quelqu'un sur ses talons.

Or, ce quelqu'un était précisément celui dont il venait d'être question entre Antoine et elle, cet Ossip qu'elle accusait d'être l'auteur du guet-apens de Koum-Kalé, auquel Zwiko et sa femme n'avaient échappé que grâce au truc audacieux de Georgi.

Plus elle réfléchissait, plus il apparaissait que le lâche délateur qui avait provoqué la soudaine perquisition des gendarmes du commandant Richter ne pouvait être que lui... et maintenant, la voix qui avait sonné à son oreille au cours de cette nuit fatale, cette voix sur le premier moment inconnue d'elle, lui rappelait celle d'Ossip, précédemment entendue.

Georgi, d'ailleurs, mis au courant de la présence possible du traître si proche de la frontière, s'assurerait du fait et si celui-ci était reconnu exact, le nécessaire – ainsi qu'elle avait dit à Antoine – serait fait... et vivement...

Avec son fiancé, les choses ne traînaient ordinairement pas ; d'ailleurs, dans l'intérêt de tous, il importait qu'Ossip eût le plus tôt possible les lèvres irrémédiablement closes, si l'on ne voulait pas être à la merci d'un brusque face à face d'Ossip et d'Antoine.

La vue du jeune garçon, vivant alors qu'il avait été plusieurs jours auparavant conduit au cimetière, ne manquerait pas d'éveiller chez le traître de terribles soupçons.

Dès le lendemain, donc, elle verrait Georgi ; ainsi en avait-elle décidé en montant dans la carriole qui devait la ramener chez le commandant Richter bey et son trouble avait été un peu calmé par cette brusque détermination...

Hélas ! quel effroi eût été le sien si elle eût pu se douter qu'à son insu elle-même avait conduit Ossip à la cachette où Antoine se terrait depuis son départ de Koum-Kalé.

La cousine Anna ne s'était pas, en effet, trompée en ayant cru apercevoir Ossip perdu dans la foule qui, l'avant-veille, se pressait sur la place du marché et la malchance avait voulu que Krystidès, à peine venait-elle de débarquer dans la petite ville, fût aperçue de lui, noyé dans l'ombre d'un café.

Surpris, il l'avait suivie, hésitant à l'aborder quand, l'ayant vue entrer dans la maison des Richtowitch, il avait eu la curiosité de savoir ce qu'elle y venait faire.

Prudemment, il avait rôdé aux alentours, cherchant par quel procédé se renseigner, quand l'idée lui était venue de grimper dans un grand figuier dont les maîtresses branches s'étendaient jusqu'à la toiture de l'habitation ; du haut de cet observatoire, il lui avait été loisible de plonger du regard dans une salle où la lumière montrait, à ceux du dehors, d'imprécises silhouettes humaines s'agitant.

Alors, sa surprise avait été telle qu'il s'en était fallu de peu qu'il se laissât choir en bas...

Un moment, il douta que ce qu'il voyait fût exact : comment ! là, sous ses yeux, causant avec Krystidès, Antoine !

Oui, Antoine que le commandant Richter bey lui avait dit être mort l'avant-veille ! Antoine, dont l'officier avait vu la mère et la sœur pleurer auprès du cercueil qui contenait la dépouille humaine du jeune garçon !

Ah ça ! était-il bien éveillé, ou bien était-il la proie d'un cauchemar ?

Il avait cependant la certitude d'être en possession de toutes ses facultés !

Mais alors, si celui qu'il voyait là vivant était bien le même qui, l'avant-veille, avait été conduit au cimetière de Mustapha, le commandant Richter avait été odieusement mystifié !...

En outre, que contenait donc le cercueil sur lequel la famille du soi-disant mort versait les abondantes larmes dont le spectacle avait ému le dur commandant...

Après avoir longuement considéré celui avec lequel causait si mystérieusement Krystidès et s'être bien convaincu qu'il n'était victime d'aucune erreur, Ossip était descendu de son observatoire et s'était éloigné d'un pas rapide ; il jugeait inutile, même dangereux, de prolonger sa présence aux environs de ce logis ; il pouvait devenir nuisible à son plan qu'il fût reconnu, car, déjà, un plan s'était formé dans son cerveau tortueux.

Sur le premier moment, en effet, il lui avait paru que la seule chose à faire – et sans tarder – consistait à aller mettre le commandant Richter bey au courant de sa surprenante découverte.

Du moment que le hasard lui fournissait la possibilité d'une vengeance, il ne devait pas la laisser échapper.

Mais, en route, il réfléchit que le commandant ne se contenterait peut-être pas d'une révélation aussi grave que n'aurait aucune preuve ; il ne pouvait, en effet, être question de se saisir d'Antoine et de l'emporter jusqu'au logis de Richter : le district où s'était réfugié le jeune garçon se trouvait placé sous la souveraineté bulgare et un tel procédé pouvait provoquer un conflit diplomatique dont le commandant ne se soucierait aucunement d'assumer la responsabilité.

Tandis qu'en procédant autrement...

Cet « autrement » avait trait à une idée qui, soudainement, s'était présenté à lui, – audacieuse, certes, et d'une exécution peu commode, – mais l'âpreté de sa rancune et peut-être aussi un secret espoir, qu'il n'osait guère encore préciser, devaient lui donner l'énergie physique, et surtout morale, d'atteindre au but.

C'était, en effet, une impressionnante expédition que celle à laquelle il s'était finalement arrêté : se glisser dans le cimetière Mustapha et ouvrir le cercueil d'Antoine pour s'assurer de son contenu.

Outre le cadre funèbre dans lequel il s'agissait d'opérer, il y avait le risque de se faire surprendre ! et, dame, les lois du pays étaient intransigeantes sur ce point : pour les profanateurs de tombes, la mise en bière, tout vivant, et l'enfouissement immédiat à dix mètres de profondeur...

Il y avait de quoi faire hésiter un moins brave ; mais Ossip, rencontrant une si exceptionnelle occasion de satisfaire sa rancune, se fût considéré comme fou de la laisser échapper ; la perspective agréable d'une demi-douzaine de potences auxquelles se trouvaient accrochés les membres de la famille Zwiko – sans en excepter, bien entendu, Giorgi – lui avait mis,

comme on dit, du cœur au ventre et, narguant les pâles fantômes que son imagination apeurée lui montrait, circulant à travers les cyprès, Ossip, profitant d'une nuit sombre, avait franchi l'enceinte du cimetière de Mustapha.

Se faisant complice, la lune – alors dans son plein – s'était voilée d'épais nuages soudainement amenés par un fort vent du nord.

Ossip s'était muni du matériel nécessaire, une pioche et une pelle, pour creuser dans la terre – encore meuble d'ailleurs – le trou nécessaire à mettre à nu la bière, et les outils qui devaient lui faciliter l'ouverture de celle-ci.

Ce fut besogne rapidement faite ; d'une main qui tremblait un peu, quoique d'âme bien trempée, Ossip n'était pas cependant sans appréhender le moment où, le couvercle enfin soulevé, laisserait apparaître le macabre contenu de la bière...

Un juron de stupeur jaillit de sa gorge que contractait l'angoisse.

— Des fusils ! des cartouches !...

Un long moment, il demeura immobile, figé, les yeux attachés sur les aciers qui luisaient dans l'ombre, ne pouvant s'empêcher d'admirer l'audace avec laquelle le commandant avait été joué !

Mais en même temps, une joie farouche inondait son cœur, ulcéré de rancune.

Quelle belle revanche lui offrait la Providence du dédain dans lequel l'avait tenu la belle Krystidès ! Devant lui se silhouettaient les potences qui, au matin, se dresseraient sur la place publique : le vieux Stépan Zwiko d'abord, puis Giorgi, et la vieille Maria, et Xanthia, sa fille, et aussi...

Il eut un brusque sursaut et sa main glacée se porta à son front, tout emperlé d'une sueur soudaine...

C'est vrai ! Krystidès !... elle aussi serait pendue ! comme complice...

Ayant accompagné au cimetière le convoi d'Antoine, alors qu'elle savait son frère hors de la frontière, n'avait-elle pas joué son rôle dans la comédie sinistre dont Richter bey avait été le jouet...

Pendue ! elle qu'il avait désirée... de toutes les forces de son être !... qu'il désirait encore ! Oh ! non... cela... impossible !...

Et c'est alors que se présenta à lui l'idée d'un marché.

Vivement, il revissa le couvercle sur la bière et rejeta sur celle-ci la terre qu'il avait retirée ; après quoi, le trou comblé, il remit les quartiers de roc qui – suivant la coutume du pays – servaient de pierre tombale.

Ensuite, silencieusement, comme il était venu, il quitta le cimetière de Mustapha...

*

* *

C'était quelques jours plus tard, comme Krystidès montait à Koum-Kalé, où elle devait – comme chaque dimanche – retrouver Giorgi, que brusquement Ossip se dressa en travers du sentier.

— Un mot, dit-il, en saisissant au poignet la jeune fille qui s'apprêtait à passer outre.

Et comme elle tentait de se dégager...

— Tu ne partiras qu’après m’avoir entendu, déclara-t-il d’une voix ferme – ce qui, d’ailleurs, ne sera pas long : de la réponse que tu vas me faire dépend la vie de cinq personnes, dont toi-même ; oui... je sais la vérité sur la mort d’Antoine ; il s’est sauvé hors frontière et le cercueil que vous avez mené au cimetière contient des armes et des munitions. C’en est assez pour faire se dresser, dès demain, cinq potences. Il suffit, pour cela, d’un mot de moi à Richter.

Elle l’écoutait, épouvantée, n’osant prévoir le marché qu’il allait lui proposer...

— Ce mot, poursuivit Ossip, le mari de Krystidès ne le prononcera pas.

— Tu oserais !...

— L’homme qui aime est capable de tout.

— Et si je me tuais, cria-t-elle en arrachant le poignard passé dans la ceinture de l’homme.

— Aujourd’hui même Giorgi et les autres seraient pendus...

— Misérable !

— Pendus ! répéta-t-il... Giorgi le premier, et le vieux Stépan Zwiko et la vieille Maria, et la petite Xanthia, et aussi Antoine, qu’on trouvera bien le moyen de pincer... tu entends, tous pendus... et par ta faute !... tu entends... par ta faute...

Il ricana, terrible :

— Ah ! j’oubliais Giorgi ?

Glacée d’effroi, éperdue de désespoir, Krystidès se taisait.

— Tu as compris ? posa-t-il, implacable, décidé.

— Misérable !... répéta-t-elle d'une voix défaillante.

— Serait-ce la première fois qu'une fille changerait d'avis, posa-t-il ; un mot prévient Giorgi que tu renonces à lui, tu pars pour Salonique où je te rejoins... et le tour est joué !... est-ce convenu ?... si oui, fais demi-tour, et préviens M^{me} Richter que des affaires de famille te forcent à partir...

La voyant hésitante, il prononça d'une voix menaçante :

— Prends garde, si tu poursuis ton chemin, tu ne redescendras à Koum-Kalé que les menottes aux mains, entre deux gendarmes... et, demain, au jour, toi et les autres vous serez pendus...

Les autres !... il y avait les autres... Si encore il ne se fût agi que d'elle ; mais devant ses prunelles embuées de larmes, se silhouettaient Giorgi, les vieux à cheveux blancs, et la petite Xanthia, et le jeune Antoine...

Alors, vaincue, elle tourna les talons, sans mot dire et, titubante, redescendit vers la ville.

— Et tu sais, signifia Ossip triomphant, pas de trahison ! Mes précautions sont prises... Au cas où il m'arriverait malheur, un mot de moi, déposé en mains sûres, préviendrait le commandant.

III

L’AFFÛT DANS LA NUIT

Immobile au milieu du cercle des demoiselles d’honneur empressées à la parer, tout en babillant joyeusement, Krystidès – la pensée bien loin – voyait repasser devant ses yeux, comme en un film tragique, les différents événements qui devaient aboutir au déplorable sacrifice dont la présente journée allait voir l’accomplissement !

Dans quelques heures, elle serait la femme d’Ossip !

— Est-ce bien ainsi ? demanda l’une des demoiselles d’honneur, qui venait de poser sur les blonds cheveux de la fiancée la couronne de roses blanches à laquelle était attaché le long voile de tulle.

Krystidès balbutia une vague réponse approbatrice et reprit le cours de ses rêveries douloureuses.

La petite maison de la vieille Otchaka, la tante d’Ossip, chez laquelle elle vivait depuis trois mois, bruissait comme une ruche : du rez-de-chaussée montaient en un murmure confus les voix des invités venus chercher les futurs époux pour les conduire en un cortège joyeux à l’église... s’entendaient aussi les instruments des musiciens, préludant par une aubade entraînante aux fêtes de la cérémonie nuptiale.

Et Krystidès songeait, réprimant à grand’peine les sanglots qui l’étranglaient, qu’à cette heure même Giorgi cherchait encore, maudissant son ingratitude, le motif de sa disparition...

Son cœur crevait de douleur à la pensée que, peut-être, se méprenant, le pauvre garçon pouvait croire que, volontairement, elle trahissait celui auquel elle s'était promise.

— N'a-t-elle pas l'air d'une princesse ? s'écria admirativement l'une des demoiselles donneur qui, depuis de longs moments, s'activait à la parer.

Puis, presque aussitôt, surprise et même un peu humiliée de ce mutisme obstiné, elle ajouta :

— Eh quoi !... Rêvez-vous donc, Krystidès ?

La pauvre fille tressaillit et, semblant sortir d'un rêve, promena sur celles qui l'entouraient un long regard éperdu ; puis, se ressaisissant :

— Pardonnez-moi... balbutia-t-elle... et merci...

D'un geste elle congédia les jeunes filles qui, tout interdites, sortirent une à une silencieusement.

Demeurée seule, Krystidès fondit en larmes et, le visage caché dans ses mains, s'immobilisa durant quelques secondes : sous la poussée des sanglots convulsifs, ses épaules se soulevaient tumultueusement ; puis, brusquement, elle marcha droit à la muraille et détacha d'une panoplie un court poignard à manche d'argent ciselé qu'elle cacha dans son corsage.

À qui en était destinée la lame ?

À elle-même ?... À celui qui avait prétendu, par un marché infâme, devenir son maître ?

À pas lents, elle gagna la fenêtre et, le front brûlant appuyé contre la vitre, contempla la mer dont la surface bleue –

rutilante de soleil – allait rejoindre là-bas, sur l’autre rive du golfe, la terre où vivaient ceux qu’elle avait voulu, par son sacrifice, sauver de la mort !... où vivait son adoré Giorgi, désespéré de son abandon et la maudissant.

Cette pensée lui était affreuse : celui qu’elle avait aimé jusqu’à endurer, pour lui, la pire des tortures, celui-là la haïssait... la méprisait...

En ce moment, un coup violent ébranla la porte, tandis qu’une voix rude lançait :

— Krystidès !... ma colombe... on vous attend !...

Au dehors, une fusillade nourrie éclata en l’honneur de ceux que le bonheur attendait.

Le bonheur !... quelle dérision !...

— Voici... je viens ! eut-elle la force de balbutier, tamponnant de son mouchoir ses paupières rougies par les larmes.

La porte ouverte d’une main tremblante, elle se trouva face à face avec Ossip : le gars était vraiment superbe, revêtu de son costume de noces, tout étincelant de boutons de métal et de broderies de soies multicolores...

À la vue du visage tout décomposé de Krystidès, il fronça les sourcils et, d’une voix mauvaise, grommela :

— Est-ce la tête d’une jeune mariée que le bonheur attend... Je n’appelle pas cela tenir vos engagements !...

Ayant dit, il ajouta d’une voix plus douce :

— Ma colombe... ne retarde pas davantage l’heureux moment que j’attends avec une impatience...

Il l'avait prise par la main et – comme en état de somnambulisme – l'entraînait par l'escalier, dont chaque marche la faisait trébucher douloureusement.

Quand ils parurent dans la cour où étaient rassemblés, bavardant et plaisantant, les invités, la fusillade éclata, intense, mêlée aux acclamations.

En un clin d'œil, Ossip fut en selle et – Krystidès assise en croupe derrière lui – prit la tête du cortège cavalcadant, chaque couple étant à cheval...

Merveilleux cavalier, Ossip avait aussitôt lancé sa monture à une allure folle, dans l'espoir sans doute de provoquer l'admiration de sa compagne, qu'il savait écuyère de premier ordre : mais, toute à son désespoir, celle-ci se laissait emporter dans cette trombe fantastique, sans qu'aucune réaction se produisît en elle.

En quoi pouvait lui importer que le cheval s'abattît et que, dans sa chute, elle-même se fracassât le crâne contre les roches qui bordaient le sentier ?

La mort lui éviterait le destin odieux qui l'attendait.

Bien loin derrière lui déjà, Ossip avait laissé les gens de la noce, dont les montures épuisées n'avaient pu suivre le train de son cheval.

Le sentier, en ce moment, longeait un bois de chênes-lièges assez épais dont la lisière trempait dans la mer ; encore quelques foulées et l'on atteignait le rivage sur lequel s'élevait la chapelle où devait se consacrer le sacrifice odieux dont Krystidès était appelée à être la pitoyable victime.

Soudain, un coup de feu éclata : le cheval, épouvanté, fit un brusque écart qui fit vider la selle de son cavalier, dont la poitrine était tachée de sang, et jeta à terre sa compagne...

L'écho de la détonation, parvenant aux oreilles de ceux qui, tant bien que mal, avaient suivi Ossip, leur fit précipiter l'allure de leurs montures...

Mais ils s'étaient tellement laissé distancer que plusieurs minutes s'écoulèrent avant qu'ils arrivassent sur le lieu du drame !

Car – ainsi que quelques-uns l'avaient redouté – il s'agissait bien d'un drame ; à côté du cheval immobile, au milieu du sentier, gisait dans la poussière, qu'empourprait une large tache de sang, le corps d'Ossip.

Une balle l'avait atteint en pleine poitrine.

Pendant que certains s'empressaient autour de lui, d'autres s'inquiétaient de la fiancée.

Celle-ci avait disparu.

Quelques-uns, supposant qu'épouvantée elle s'était enfuie dans le bois, se lançaient à sa recherche à travers les chênes-lièges.

D'autres, tout à coup, regardant vers la mer, poussèrent une exclamation de surprise en voyant sur le rivage un homme qui s'acharnait à mettre à l'eau une barque dans laquelle une forme était étendue, immobile.

— Krystidès ! clamèrent plusieurs voix.

Et l'une d'elles, pleine de stupeur et de colère, de crier :

— Par tous les diables ! c'est mon canot que vole ce bandit !

Abandonnant le corps d'Ossip aux soins de leurs compagnes, les hommes se ruèrent par le sentier vers la plage qu'ils atteignirent en trombe... au moment où l'embarcation, ayant commencé de flotter, s'éloignait, poussée par deux avirons vigoureux.

D'un geste instinctif les hommes épaulèrent leurs fusils ; mais bien vite ils se souvinrent qu'en ce jour de réjouissances, ils n'étaient munis que de cartouches à blanc.

Une seule ressource leur restait donc : se jeter dans leurs bateaux et se lancer à la poursuite du fuyard : celui-ci — n'ayant pour leur échapper que la vigueur de ses muscles — ne pourrait longtemps soutenir la lutte contre les bateaux à voiles, étant donné surtout qu'une brise assez forte venait de s'élever, constituant pour les poursuivants un atout de première qualité qui devait leur assurer le gain de la partie.

En chasse donc !

Rapidement les bateaux — une demi-douzaine environ — furent mis à l'eau et — les voiles hissées — se mirent à filer vers le point lumineux que formait maintenant, à peine distinct sur la mer bleue, l'embarcation du fugitif...

Nul doute qu'avant peu celui-là ne fût rejoint... Soudain, de l'un des canots, un cri de rage jaillit... qui, presque aussitôt, provoqua sur les autres bateaux un écho terrible.

Des voies d'eau venaient de se déclarer qui non seulement alourdissaient leur marche, mais bientôt allaient les menacer de couler, si ceux qui les montaient n'avaient la prudence de rejoindre sans tarder la rive...

La rage au cœur, force leur fut donc de virer de bord ; ils comprenaient qu'ils avaient été magistralement joués par le fuyard qui – pour assurer sa fuite – avait rendu, en sabotant les embarcations, toute poursuite impossible.

Quand ils rejoignirent l'endroit où s'était joué le drame, il n'y avait plus personne : les femmes avaient enlevé le corps d'Ossip pour le transporter dans une habitation toute proche, d'où le lendemain, il fut conduit en grande cérémonie au cimetière du village, pour y dormir son dernier sommeil.

*

* *

Il n'y avait rien eu de concerté entre Giorgi et Krystidès : comment d'ailleurs cela eût-il pu être, vu les précautions prises pendant ces trois derniers mois par Ossip pour empêcher celle qu'il lui plaisait d'appeler sa fiancée – mais qui, au vrai, était sa captive – d'avoir aucun rapport avec celui qu'elle avait été contrainte d'abandonner ?

Au surplus, nul dans le pays ne pouvait se vanter d'avoir vu rôder dans la contrée l'ombre de Giorgi...

Non, celui-ci avait monté son coup tout seul, convaincu que nul secret n'est mieux gardé que lorsqu'il n'est communiqué à personne, pas même à la principale intéressée. Certain de l'amour de Krystidès, il l'était moins de son habileté à dissimuler ; mise au courant des projets de Giorgi, aurait-elle été assez maîtresse d'elle-même pour cacher à ceux qui l'épiaient ses espérances et ses appréhensions ?

Le jeune homme avait donc eu la force de ne rien faire pour tenter de revoir celle qui lui avait été ravie ; seulement,

il avait agi, persuadé que sa fiancée n'avait pu que céder à une menace dont il lui avait été aisé de pressentir la nature.

Patiemment, il avait dressé son plan et, plus patiemment encore, avait attendu l'occasion favorable pour en assurer l'exécution avec le minimum possible de prévisions d'échec ; et cette occasion ne pouvait se présenter que le jour même où se célébreraient les noces de Krystidès et d'Ossip...

Celui-ci, qui aurait surveillé jalousement jusqu'à ce jour sa victime, se relâcherait tout naturellement de sa surveillance ; si près de toucher au but qu'il s'était proposé, il ne supposerait pas que soudainement, entre ce but et lui, un obstacle se dresserait et que cet obstacle serait son rival...

... D'autant plus que Giorgi s'était bien gardé de se montrer dans le pays qu'il supposait très justement activement gardé par les amis d'Ossip.

Connaissant la contrée, il lui avait d'ailleurs été aisé – sachant par certains échos parvenus jusqu'à lui comment les choses devaient se passer – de régler par avance son affût ; il avait abordé de nuit dans la petite crique où s'abritaient les barques des rares pêcheurs du pays et avait commencé par percer leurs coques de trous qui devaient très rapidement les mettre, sous peine de couler, dans l'impossibilité de lui donner la chasse.

Après quoi, il s'était coulé dans le petit bois de chênes-lièges dont la lisière était bordée du sentier que devait suivre le cortège pour gagner la chapelle, et dissimulé derrière un rideau de feuillage, la carabine prête, avait attendu...

Quant à son oreille était parvenu, venant de loin, le bruit des quatre fers du cheval frappant à une cadence folle le sol caillouteux, il avait épaulé son arme et, le doigt sur la détente,

s'était immobilisé comme s'il eut été de marbre : ensuite la poitrine du cavalier s'était présentée en ligne avec son point de mire – il avait fait feu.

Après quoi, se ruant hors de son affût, il avait couru jusqu'à Krystidès étendue sans connaissance sur le sol que sa tête avait rudement heurté, l'avait saisie entre ses bras et sans prendre souci d'Ossip – dont le sort ne faisait pour lui aucun doute – s'était précipité vers la plage.

La partie était désormais gagnée pour lui : les armes, chargées à blanc pour la circonstance, étaient impuissantes contre lui et les barques sabotées rendaient inefficace toute tentative de poursuite. Sans risque donc, il atteindrait l'autre rive, où il se trouverait en sûreté, nulle preuve n'existant pour démontrer que la mort d'Ossip devait lui être imputée.

Et les choses s'étaient passées ainsi qu'il l'avait prévu : Krystidès, dont un drame si violent avait profondément ébranlé la santé, était, après une longue convalescence, devenue sa femme et la vie avait repris comme par le passé, à cette différence que les habitants de Koum-Kalé étaient tenus à une prudence extrême, en raison de la surveillance dont ils se sentaient l'objet.

Les gendarmes du commandant Richter bey patrouillaient sans arrêt dans la montagne et des postes solides établis aux passes rendaient difficiles, pour ne pas dire impossibles, les opérations de contrebande de Giorgi.

Celui-ci, plusieurs fois par semaine, néanmoins, réussissait à introduire dans la région des armes et des munitions : il risquait sa vie, il est vrai ; mais son âme, farouchement ivre d'indépendance, lui faisait considérer comme négligeables les risques terribles qu'il courait.

Qu'était à ses yeux la vie, sans la liberté ; or le joug turc lui était insupportable...

Et cependant Dieu sait que jamais la vie n'eût dû avoir à ses yeux plus d'attrait...

Uni à la femme qu'il avait toujours aimée et qui lui était d'autant plus chère que, pour la conquérir, il lui avait fallu lutter durement, il avait vu la Providence renforcer son bonheur de la naissance d'un enfant – une fille qui venait d'avoir quinze mois.

Zeïta était la joie des habitants de Koum-Kalé, joie qui eût été sans mélange si l'absence d'Antoine, le fils cadet, réfugié à Salonique, n'eût jeté une ombre douloureuse sur le tableau de ce bonheur familial...

À intervalles irréguliers, tantôt l'un, tantôt l'autre faisait le voyage pour s'en aller reconforter l'exilé et lui faire prendre patience : lentement, mais sûrement, les événements étaient en marche et le jour approchait où l'opresseur serait chassé.

Que le jeune garçon se résignât donc jusqu'à la proche aurore de la liberté : d'ailleurs, son exil n'était pas inutile à la Cause ; par l'intermédiaire des compagnons de Giorgi, il faisait souvent passer au chef de Koum-Kalé des renseignements précieux, en ce sens qu'ils permettaient aux conspirateurs de déjouer les pièges qui leur étaient tendus.

C'est ainsi que les plus astucieuses combinaisons de Richter bey et de ses gendarmes échouaient les unes après les autres, quelque précaution qu'ils prissent pour les entourer du secret le plus absolu.

Le commandant en devenait littéralement fou ; quant à ses hommes, ils ne décoléraient pas, comprenant que, tant

qu'ils n'auraient pas en mains des preuves éclatantes des menées souterraines de leurs adversaires, ceux-ci devaient leur demeurer sacrés.

Si Richter bey eût pu avoir l'instinct de ce que lui avait caché Ossip, s'il avait fouillé les cimetières, épars un peu partout dans la montagne, il l'eût eu belle en main pour agir à sa fantaisie.

Mais voilà : Ossip – pour arriver à ses fins en ce qui concernait Krystidès – s'était tu sur ce qu'il avait surpris et, étant le seul à le savoir, il avait emporté ce secret dans la tombe.

Cependant, Krystidès ne se trouvait pas en pleine sécurité ; depuis la naissance de son enfant, son système nerveux s'était exacerbé dans d'inquiétantes proportions et parfois ses nuits étaient agitées de cauchemars qui lui faisaient voir Ossip vivant !

Et Giorgi de rire, disant :

— Mais puisqu'on l'a conduit au cimetière...

Ce à quoi la jeune femme répliquait :

— N'y avons-nous pas conduit Antoine ?...

Mais son mari ripostait, en haussant les épaules :

— Ce serait alors la première fois que ma balle m'aurait trompé !...

Et tout aussitôt, avec une assurance qui – momentanément – apaisait la pauvre petite :

— Tranquillise-toi, ajoutait-il, j'ai frappé au bon endroit.

Il ajoutait encore, pensant achever de la convaincre :

— ... D'ailleurs, s'il en était autrement, nous l'aurions su par Antoine... Sur place, ton frère n'eût pas manqué d'apprendre si, par miracle, Ossip en était réchappé...

— Bien sûr, approuvait la jeune femme sans être convaincue, bien sûr...

Et un argument se présentant inopinément à l'esprit de Giorgi, celui-ci d'ajouter victorieusement :

— ... D'ailleurs, crois-tu que, vivant, Ossip n'eût pas informé Richter de ce qu'il avait découvert ?... Il avait là une si belle occasion de vengeance qu'il eût été vraiment fou de la dédaigner !... Et pour quel motif ?... Dans quel but...

Devant cette démonstration convaincante, les appréhensions de Krystidès avaient paru s'évanouir ; mais en dedans d'elle-même – déraisonnablement, elle en convenait – ces appréhensions subsistaient.

Il lui semblait qu'elle était trop heureuse... que le Destin devait vouloir prendre sa revanche...

... Sa revanche !... de quoi ?... comme si ce bonheur présent – qu'elle abîmait comme à plaisir – elle ne l'avait pas assez chèrement acheté...

L'amour de son mari, les caresses de la petite Zeïta étaient impuissants à mettre en fuite les pressentiments qui – semblables à de sombres papillons – voltigeaient à travers son cerveau, lui empoisonnaient l'existence...

Or, un soir qu'après une assez rude expédition à travers la montagne, Giorgi et quelques-uns de ses hommes se rafraîchissaient dans la salle commune de Koum-Kalé, par la fenêtre, grande ouverte sur l'extérieur de l'habitation, entra,

lancé d'une main sûre, un projectile qui vint rouler sur le plancher.

Tandis que, l'ayant ramassé, Giorgi constatait que c'était un caillou auquel un papier était attaché par un fil de fer, l'un des chiens de garde se mit à aboyer furieusement... Sans doute saluait-il la fuite du mystérieux messenger.

Ayant d'un rapide coup d'œil pris connaissance des quelques lignes inscrites sur le papier, le jeune homme asséna sur la table un furieux coup de poing, puis, promenant sur ceux qui l'entouraient un regard assuré :

— Antoine est pris ! déclara-t-il, on l'amène cette nuit même à Richter... L'escorte passera vers deux heures du matin au « Saut du Renard ».

— Mais Antoine pris, gronda quelqu'un... c'est fatalement la découverte de nos dépôts d'armes... C'est...

Giorgi considérait Krystidès qui, devant le foyer, déshabillait pour la nuit la petite Zeïta, déjà endormie, et devant ses prunelles ternies d'angoisse passa l'image effarante des gibets dressant dans le ciel serein leur bras tragique auquel pendait le lacet fatal.

Secoué par tout son corps, il se leva tout à coup :

— ... D'ici deux heures, prononça-t-il, nous pouvons être là-bas à temps pour tendre une embuscade !... Qui vient avec moi ?

Tous se levèrent et, à l'unisson :

— Moi ! clamèrent-ils farouchement.

Parmi eux, le vieux Stépan déclara :

— Il ne faut pas qu'il en réchappe aucun !... Un seul survivant, c'est notre perte à tous !... C'est la ruine de nos espoirs de liberté !

Le vieillard ajouta, ayant compté d'un regard ceux qui l'entouraient :

— Plus nous serons et plus nous aurons chance de les prendre comme dans un filet...

— Père, prononça Krystidès en déposant la petite Zeïta dans sa bercelonnette, je suis des vôtres !

Mais Giorgi protesta :

— Krystidès !

Mais elle, d'une voix ferme, prononça :

— Dirait-on pas que j'ignore ce que c'est qu'une carabine ?

Et encore :

— Il s'agit pour nous tous de vie ou de mort !... J'ai le droit de défendre, moi aussi, mon enfant !...

Tout en parlant, elle se bouclait autour de la taille une ceinture à cartouches et détachant d'un râtelier l'arme qui lui était familière...

— ... Et Zeïta ? observa Giorgi, inquiet.

— Que craint-elle ici ?... D'ailleurs, maman reste et aussi Xanthia, et avec elles, les chiens...

Au dehors, s'entendait sur le sol caillouteux de la cour le piétinement des chevaux que le vieux avait sortis de l'écurie et qu'il achevait de seller...

Quelques instants plus tard, toute la troupe – Giorgi en tête servant de guide – franchissait le portail, que la vieille assujettissait derrière elle, et s'élançait dans la nuit.

*

* *

Au « Saut du Renard », Giorgi et les autres attendaient depuis longtemps ; une partie de la nuit avait coulé sans alerte... Déjà même, à l'horizon, une lueur incertaine annonçait l'aube toute proche...

Immobiles dans leur affût, les deux époux, l'arme prête, attendaient avec une impatience qu'accroissait chaque minute écoulée.

La partie était si grave qu'il leur tardait de la voir s'engager : Antoine remis aux mains de Richter bey était pour le commandement de la police cette preuve si impatiemment attendue de lui, qui devait lui permettre de mettre à feu et à sang la province rebelle, frémissante sous le joug...

À tout prix, il fallait donc l'arracher à ceux qui l'amenèrent, et tous qui attendaient là – savamment dissimulés dans l'affût – étaient décidés à sacrifier leur vie...

Cependant, le temps passait...

Soudain, Krystidès entendit une sourde exclamation jaillir des lèvres de Giorgi :

— Qu'as-tu ? demanda-t-elle, aussitôt apeurée...

— Joués ! lança-t-il... Nous sommes joués !...

Et, sans explication, il sortit de sa cachette, criant ;

— Aux chevaux !... aux chevaux !...

Le croyant devenu subitement fou, la jeune femme le suivit, suppliante :

— Qu'arrive-t-il ?... Explique...

Il ne répondait pas, se ruant vers l'endroit où, sous la garde d'un compagnon, attendaient les montures.

— On abandonne Antoine ?... interrogea-t-elle.

— Antoine ne viendra pas... C'était un appât pour nous attirer ici !... répondit-il, sautant en selle...

Et d'une voix étranglée :

— À Koum-Kalé !... lança-t-il...

Sans s'occuper de savoir s'il était suivi de près, il mit l'éperon aux flancs de la bête qui, affolée de douleur, partit comme un trait...

Les autres, et Krystidès en tête, – pris de terreur, – se ruèrent sur ses traces...

Et ce fut, pendant une couple d'heures, à travers la montagne, une galopade infernale : négligeant les sentiers qu'ils avaient suivis à l'aller, Giorgi allait comme un insensé, escadant les rochers, franchissant les fondrières, perçant au travers des fourrés – tel une bête sauvage fonçant sur les obstacles.

Il prenait au plus court, portant en croupe une terrifiante idée qui le poussait, comme un bolide, en avant, plus vite !... toujours plus vite !...

Cette idée, il n'avait pas osé la communiquer à sa femme ; mais elle l'avait soudainement assailli, alors que, déconcerté par cette interminable attente, il en cherchait vainement l'explication.

Tout à coup, cette explication s'était offerte à lui !...

Mais non, Antoine ne viendrait pas !

Cette alerte du « Saut du Renard » n'avait été qu'un prétexte pour lui faire quitter Koum-Kalé...

C'est à Koum-Kalé, non ailleurs, qu'était le danger !...

Et ce danger, un nom en avait subitement précisé la nature à ses yeux, un nom qui lui était particulièrement cher, un nom dont les lettres s'étaient inscrites dans la nuit en caractères de feu !

Zeïta !...

Oui, c'était Zeïta dont l'existence était en jeu !...

L'auteur du billet – dont la teneur devait appeler Giorgi loin de Koum-Kalé – savait bien que le jeune homme n'hésiterait pas à courir au secours d'Antoine, laissant ainsi la fillette à la merci d'un coup de main...

Tous ceux que Giorgi avait autour de lui, capables de faire le coup de feu, l'accompagneraient ; seuls, trois femmes, un vieillard, resteraient pour défendre l'enfant !...

La partie était donc belle à jouer !... Plus belle encore que n'avaient pu le supposer les bandits, puisque Krystidès elle-même et le vieux avaient tenu à se joindre à la troupe qui s'en allait couper la route aux ravisseurs d'Antoine...

Fou !... Triple fou !... Giorgi qui n'avait pas su pressentir la ruse infernale de...

Un nom tout de suite lui était venu aux lèvres : Ossip...

Et pourtant, il avait été, jusqu'à présent, certain que la balle qui avait frappé le misérable l'avait atteint mortellement : n'en avait-il pas d'ailleurs eu la preuve dans l'écho qui lui était venu des funérailles qu'on lui avait faites !...

Maintenant, l'odieux de la ruse employée vraisemblablement les pressentiments – si souvent raillés par lui – de Krystidès.

Ossip était vivant et c'était Ossip qui, ayant pour objectif Koum-Kalé, avait attiré son ennemi au « Saut du Renard ».

Antoine, entre ses mains, n'était qu'un otage de médiocre qualité... Mais Zeïta !... l'enfant de Giorgi, son rival exécré !... la chair de Krystidès, si âprement convoitée...

Voilà un otage de choix !... Un otage qui le rendait maître de l'homme comme de la femme !... Coup double magnifique...

Et, des éperons, du fouet, Giorgi tuait sa monture qui s'écroula – à bout de souffle – au seuil de Koum-Kalé !...

À peine franchie la porte charretière, le malheureux eut conscience du désastre.

Dans la cour, les deux chiens de garde, égorgés, gisaient morts... dans la salle basse, la vieille Maria, dans une mare de sang, assommée, et Xanthia bâillonnée, ligotée à un siège, auprès de la bercelonnette.

Et la bercelonnette était vide !...

Quand Krystidès, affolée, rejoignit son mari, celui-ci, à genoux sur le sol, la tête entre les mains, pleurait...

Cette fois, il était vaincu.

IV

POUR L'ENFANT

Sur Koum-Kalé pesait depuis plusieurs semaines, c'est-à-dire depuis l'enlèvement de la petite Zeïta, comme une chape de plomb.

Après être demeurée durant de longs jours comme ensevelie dans un coma profond, Krystidès, un matin, s'était éveillée, ainsi qu'elle avait coutume de le faire jadis, pleine d'enjouement ; à la grande stupeur des siens, son premier soin avait été de courir à la bercelonnette – vide, hélas ! depuis si longtemps – et, sous l'emprise d'une désolante hallucination, avait fait le délicat simulacre de prendre la fillette entre ses bras ; après quoi, la dodelinant et la chantonnant, – suivant son habitude pour l'endormir, – s'était promenade à pas menus à travers la pièce.

Ses lèvres souriaient et ses prunelles, pleines de maternelle tendresse, demeuraient fixées sur le petit visage absent, mais pour elle seule présent...

Giorgi, impressionné, avait aussitôt appelé le vieux Stépan Zwiko et la jeune Xanthia pour les faire assister à cet étrange et impressionnant spectacle.

Et leur émotion s'était accrue, quand la jeune femme, s'adressant à voix basse à son mari – de crainte d'éveiller la soi-disant dormeuse :

— Est-elle mignonne !... on dirait un ange ! avait-elle murmuré.

Giorgi, incapable de résister à l'impression douloureuse de cette scène, avait dû sortir pour donner libre cours à son désespoir, tandis que le père, la sœur de Krystidès – plus maîtres d'eux – s'efforçaient de se rendre compte de l'état cérébral de l'infortunée...

Hélas ! aucune illusion ne leur était permise : la jeune mère avait laissé sa raison au fond du gouffre où elle avait roulé, au cours de cette nuit tragique qui avait vu le drame dont Koum-Kalé avait été le sanglant théâtre...

Par pitié, la Providence avait voulu lui laisser les joies maternelles dont la privait la réalité en lui permettant de vivre en proie à un tendre mirage : cette enfant dont un criminel attentat l'avait dépossédée, cette enfant – ou plutôt son ombre – lui restait !

Évidemment, le spectacle de cette folie douce était chose atroce pour ceux de son entourage ; mais, pour elle-même, quel supplice eût-ce été si cette malheureuse eût pu revivre, détail par détail, cette nuit affreuse !

Et Giorgi non plus que Krystidès n'étaient morts sur le coup !

Mais, alors que le père, ivre de colère et de désespoir, avait vainement tenté de repérer une piste qui pût le mettre sur la trace des ravisseurs, la mère, elle, était devenue folle !

Et cette folie se poursuivait sans changement : Krystidès vivait normalement sa vie, donnant à son bébé les soins coutumiers, heureuse, inconsciente de l'atmosphère consternée qui l'entourait.

Des longs conciliabules qu'avaient ensemble Giorgi et le vieux Stépan, jusqu'à présent aucune indication n'était sortie ;

toutes les suppositions avaient été envisagées sans qu'aucune d'entre elles pût raisonnablement être retenue, puisque, depuis cette nuit tragique, aucun événement ne s'était produit, susceptible d'aiguiller les recherches dans un sens ou dans l'autre...

Les gendarmes turcs du commandant Richter bey, sans cesser de surveiller Koum-Kalé, n'avaient pas paru rendre plus rigoureuse leur surveillance ; Stépan Zwiko et les amis de la liberté avaient continué à tenir leurs conciliabules secrets et Giorgi, plus enragé que jamais, avait poursuivi, avec une audace croissante, sa contrebande d'armes.

Maintenant, il n'était pas dans la montagne de cimetière où quelque tombe ne jouât le rôle d'arsenal : le nombre de décès dans la région marchait à une cadence qui allait croissant, avec la complicité de médecins patriotes qui n'hésitaient pas à signer des permis d'inhumer...

Que de cercueils contenaient, comme celui d'Antoine, le fils cadet du vieux Zwiko, des armes et des munitions, en place de corps !

Et vint le jour de l'insurrection, ce jour si impatiemment attendu par les patriotes qui frémissaient sous le jour turc, les gendarmes du commandant Richter bey se heurteraient à des adversaires capables de se défendre...

Mais les idées d'indépendance qui, jusqu'alors, avaient enfiévré l'âme de Giorgi, n'occupaient plus chez le jeune homme qu'une place secondaire : sa pensée était toute concentrée sur Zeïta...

Et, plus les jours s'écoulaient, moins il comprenait le but de ce rapt odieux...

Sur le premier moment, il avait admis que Richter bey avait cherché, en s'assurant d'un moyen de traiter avec lui et de lui imposer sa volonté, l'occasion de réduire à merci le révolté qu'était Giorgi. Ayant en son pouvoir l'enfant, il lui était aisé de s'en servir comme d'une monnaie d'échange pour arriver à se défaire du père...

Chaque jour, donc, Giorgi avait attendu qu'un émissaire du chef militaire du district se présentât, porteur de propositions de ce genre...

Et rien... ni personne...

D'un autre côté, il comprenait qu'Ossip – ayant réchappé à sa blessure – eût désiré se venger ; épris de Krystidès que trois mois auparavant il avait terrifiée par le sort dont il menaçait ceux qu'elle aimait, contrainte à le suivre ; le misérable n'avait pu pardonner à son rival de lui avoir arraché sa victime, au moment où, la menant à l'église, il allait consommer son crime.

Ossip vivant, le rapt de l'enfant s'expliquait.

Ossip mort, qui pouvait avoir eu intérêt à s'emparer de Zeïta ?

Richter bey, l'impitoyable soudard qui prétendait tenir la contrée sous sa botte, était incapable d'un tel acte – non certes que son âme pût être, par quelque point, accessible à la pitié, mais son cerveau ne l'eût point conçu...

Restait donc Ossip ; mais – comme l'avait dit très logiquement Giorgi à sa femme – Ossip, en possession de cet otage précieux, en eût – sans attendre – tiré avantage : Zeïta en son pouvoir devenait une arme qui le rendait maître de la situation. Or, depuis cette terrible nuit, si attentive qu'eût été la

surveillance exercée autour de Koum-Kalé, aucun incident n'avait attiré l'attention de ses habitants et toutes les recherches faites au-delà de la frontière, au sujet d'Ossip, étaient demeurées infructueuses : d'où Giorgi était raisonnablement fondé à considérer comme ayant été mortelle la balle dont avait été atteint son ennemi.

Or, cette conclusion adoptée, le problème demeurait insoluble.

Combien il en eût été autrement si brusquement quelqu'un fût venu lui dire :

— Ossip est vivant !

Alors, Giorgi eût su qui tenir pour responsable du rapt de l'enfant ; alors, il eût pu examiner et arrêter un plan de conduite...

Cette incertitude le minait lentement comme l'exacerbait – injustement, il était contraint d'en convenir – la folie de Krystidès...

C'était à tous moments que la jeune femme s'approchait de lui, les bras arrondis pour supporter le cher fardeau, ou plutôt son fantôme, disant à voix basse, par crainte d'éveiller le bébé endormi :

— Regarde !... Est-elle jolie !... Elle rêve... elle sourit aux anges...

Et lui présentant l'illusoire enfant :

— Embrasse-la !... l'invitait-elle.

Et quand, la rage au cœur, contenant à grand'peine les larmes qui lui piquaient les yeux, Giorgi s'était exécuté, la

jeune femme s'éloignait, dodelinant l'enfant, chantonnant une vieille romance berceuse, pour endormir cette illusion maternelle.

Ce supplice avait atteint un point de cruauté tel que le malheureux préférait s'absenter des journées entières, pour errer à travers la montagne, jusqu'à la tombée du jour.

— Tout !... répétait-il, le cerveau perdu, tout, plutôt !...

Mais, tout !... quoi ?

Tout ?... Il ne voyait que la mort qui pût mettre fin à cette torture !

La mort !... le suicide, alors ?

Mais le suicide – mort inutile – répugnait à son âme de patriote !

Se tuer !... c'était manquer à son serment de mettre toutes ses forces – physiques et cérébrales – au service de la cause sacrée de la liberté !...

Alors, honteux de lui-même, depuis un certain temps, il entreprenait les coups les plus extravagants, provoquant comme à plaisir les gendarmes de Richter bey !...

Vainement... La mort ne voulait pas de lui ! Par moments aussi, lorsque la nuit, rentré fourbu d'une randonnée folle à travers la montagne, il entendait, dans le silence de l'habitation, s'élever en sourdine la voix douce de Krystidès « chantonnant » son bébé, Giorgi était pris d'un remords cuisant.

Se tuer n'était-il pas une lâcheté !...

La mort, c'est entendu, mettait fin à son supplice ; mais les autres, celles qu'il abandonnerait lâchement, que deviendraient-elles, privées de lui, leur appui naturel ?

Krystidès, à la rigueur, avait trouvé dans la folie où avait sombré sa raison un refuge contre la douleur.

Mais Zeïta !... l'innocente enfant, quel était son sort présent ?... Quelle serait plus tard son existence ?

Avait-il le droit, tant que lui restait un souffle de vie, de renoncer à la retrouver, à la délivrer ?...

Cruel dilemme...

Or, une de ces nuits affreuses où son âme était atrocement déchirée, voilà qu'il lui sembla entendre le sol de la cour crisser sous un pas prudent : son oreille, habituée à surprendre dans l'atmosphère tranquille de la montagne le moindre bruit trahissant, à proximité d'un affût, l'approche d'un être vivant, soit homme, soit bête nocturne, son oreille ne pouvait le tromper...

D'ailleurs, presque aussitôt, un aboi étouffé troubla le silence ; Sika, l'un des dogues, blessé au cours de la nuit qui avait vu le rapt de l'enfant, avait survécu à ses blessures : c'était lui qui venait de donner de la voix... Puis, brusquement, il s'était tu !

Étrange, car la vigilance du gardien de Koum-Kalé était grande et ne se laissait pas aisément mettre en défaut.

*

* *

Qui donc pouvait venir là ?... Quelque familier, sans doute, que le chien avait tout de suite reconnu ; d'où son silence...

... Peut-être un de ses hommes venant l'aviser de l'opportunité d'un coup à tenter...

Soudain, un heurt léger se fit entendre à l'un des volets du rez-de-chaussée...

Giorgi, depuis un moment assis sur sa couchette, l'oreille tendue, n'avait plus à hésiter ; vivement, il se coula hors des draps et, pieds nus, s'en fut entrebâiller les volets ; passant la tête, il distingua au-dessous de lui, dans l'ombre épaisse de la nuit, une forme humaine contre la muraille.

— Qui est là ? demanda-t-il tout bas...

En même temps, il armait sa carabine, en permanence à son chevet.

Dans un souffle vint, monta jusqu'à lui un nom :

— Antoine...

Giorgi crut avoir mal entendu ; à voix basse, il demanda à nouveau :

— Qui est là ?...

De la cour montèrent ces mots, à peine murmurés :

— C'est toi, Giorgi ?

Et aussitôt après :

— C'est moi, Antoine...

Stupide, le jeune homme demeura durant quelques secondes immobile, n'en pouvant croire ses oreilles, cherchant vainement à percevoir à travers l'obscurité épaisse les traits du nocturne visiteur.

Antoine !... à Koum-Kalé !... au mépris de la défense formelle qui lui avait été faite de franchir la frontière !... Sa présence, constatée par les gendarmes de Richter bey, alors que tous le croyaient au cimetière de Mustapha, réduisait à néant les efforts des patriotes pour reconquérir la liberté et livrait aux potences turques Stépan Zwiko et ses amis.

Les volets refermés, Giorgi quitta sa chambre et, sur la pointe des pieds, descendit l'escalier ; peu de secondes plus tard, par la porte entrebâillée, une silhouette humaine se glissait dans la salle obscure à dessein : une lumière filtrant par la jointure des volets eût pu paraître singulière à un des agents de Richter qui surveillaient du dehors la maison suspecte.

L'un contre l'autre, enveloppés d'obscurité, bouche contre oreille, Giorgi et Antoine s'étreignirent les mains.

— Ne me dis rien, fit le jeune garçon, pressentant les reproches mérités, c'est vrai, je n'aurais pas dû venir ; mais ça a été plus fort que moi ! Quand j'ai été certain de la chose, je n'ai pu résister à l'impérieux désir de te prévenir...

— Quelle chose ? interrogea Giorgi, malgré qu'il eût le pressentiment de la nouvelle que venait apporter Antoine.

— Ossip est vivant !...

Un cri rauque s'échappa de la gorge de Giorgi.

— Vivant ! gronda-t-il... Oh ! j'en étais sûr !

Puis, tout de suite, poussé à douter encore :

— Tu es bien certain ?... interrogea-t-il.

— Si je ne l’eusse été, serais-je ici en ce moment ?

— Tu l’as vu ?

— Non... mais je ne puis mettre en doute les renseignements que j’ai recueillis... de la bouche même de l’un de ses hommes.

— Quels hommes ?

— Ceux qui ont fait le coup ici...

— Zeïta ! balbutia Giorgi, la poitrine serrée...

— Oui, souffla Antoine, je l’ai entendu se vanter d’avoir lancé par la fenêtre, le soir de l’enlèvement, le billet qui vous a fait partir au Saut du Renard.

Giorgi poussa un rugissement.

— Et tu ne l’as pas...

Mais Antoine, pressentant ce qu’il allait lui reprocher, de répondre :

— C’eût été me perdre !... et sans profit... puisque vous eussiez été perdus vous aussi... et que personne, après votre mort, n’eût pu s’employer à sauver l’enfant...

Giorgi déclara :

— Tu as agi sagement...

— J’ai estimé préférable de venir te prévenir ; rien de plus dangereux qu’un ennemi dont on se croit débarrassé...

Malgré l’angoisse qui le tenait, Giorgi ne put se retenir de sourire.

— Déjà la sagesse d'un chef, prononça-t-il, posant sa main sur la tête du jeune garçon.

Antoine demanda, anxieux :

— Que vas-tu faire ?...

— J'y songerai ; les choses seraient très simplifiées si je savais où il se cache !... N'as-tu aucune indication à me donner ?

— Aucune ; je ne sais même pas quels sont les gens dont, hier soir, j'ai surpris la conversation ; c'était dans un cabaret où je me reposais un peu ; de l'autre côté d'une cloison, des voix sont venues jusqu'à moi, j'ai tenté de voir qui parlait, rien à faire. D'ailleurs, il m'a semblé que mieux valait accourir ici que de perdre mon temps à les attendre dans la rue ; j'ai voulu te prévenir tout de suite.

Giorgi saisit les mains d'Antoine et les étreignit.

— Merci, fit-il laconiquement...

Puis, avec cet esprit de décision qui était le propre de son caractère :

— Maintenant, prononça-t-il, va-t'en ! t'attarder ici, c'est risquer gros, et pour toi et pour ceux d'ici ; il faut qu'avant le jour tu aies franchi la frontière...

— J'aurais voulu embrasser le père, insinua Antoine.

— Il repose... le réveiller risque de troubler le sommeil de Krystidès... ce qui pourrait bien n'être pas sans danger...

Le jeune garçon, se posant le doigt sur le front, demanda :

— ... Et... toujours la même chose ?

— Toujours... et c'est tant mieux... elle, du moins, ne souffre pas.

Il y avait dans sa gorge un sanglot dont, par une invraisemblable volonté, il réussit à demeurer maître...

— Je vais te faire un bout de conduite, dit-il... Un raccourci que je connais te mènera en deux heures à la frontière.

Et ils partirent... Tout en cheminant dans la nuit, Giorgi expliquait :

— C'est par là que, maintenant, nous passons les armes.

— Vous continuez !

— Pourquoi aurions-nous cessé ?... nos malheurs privés n'ont rien à voir avec la cause !... La liberté d'abord... avant tout...

Il ajouta, les dents serrées :

— Les règlements de compte viendront ensuite...

Puis brusquement :

— Maintenant, enjoignit-il, du silence... et attention au pied... un faux pas... une pierre qui roule... une branche qui craque... et nous avons à nos trousses les chiens du poste.

— ... Un poste !... par ici !... s'exclama Antoine.

— Koum-Kalé est encerclé maintenant, pas moyen – du moins Richter bey le croit – d'en sortir...

Giorgi ajouta avec un ricanement farouche :

— Le gredin est tellement sûr de nous tenir un jour ou l'autre, que devant chacune des portes, il a fait dresser une

potence à laquelle il n'y a qu'à attacher une corde neuve munie d'un nœud coulant, soigneusement graissé, qui n'attend que la tête du vieux Stépan Zwiko et celles des membres de sa famille.

Tout en donnant ces explications d'une voix sourde, Giorgi s'était engagé, et Antoine à sa suite, dans une manière de boyau rocheux qui servait de lit à un ruisselet glacé dans lequel il enfonçait jusqu'à mi-jambes ; le bruit des eaux qui cascadaient sur les pierres rendait imperceptible aux oreilles, même les plus fines, le glissement des deux hommes.

Tout à coup, Giorgi dit à son compagnon :

— Prends point d'appui sur mon épaule... l'endroit est difficile... une chute serait mortelle...

Il s'agissait en ce moment de franchir un abîme sur un tronc d'arbre tombé en travers du torrent dont les eaux folles se heurtaient à cinquante pieds au-dessous d'eux...

Une seconde d'inattention... c'était la mort !...

— Lève la tête, commanda Giorgi, dès qu'ils eurent franchi l'abîme.

Au-dessus, semblant accrochée à un pic inaccessible, une grande clarté dissipait, dans un rayon étendu, les brumes de la nuit.

— Le poste qui surveille la frontière, expliqua Giorgi.

Avec un rire sarcastique, il ajouta :

— Les imbéciles n'ont pas réfléchi que c'était le sol qu'il fallait éclairer... non le ciel ! comme si les hommes de Stépan Zwiko travaillaient en avion...

Étendant le bras vers un point lumineux qui, très loin, dans la plaine, brillait au milieu de l'obscurité :

— Là-bas... la frontière... sur la droite, la Maroussia qui coule au milieu des herbes ; en quelques brasses, nageant comme tu sais, tu es sur l'autre rive ; n'use pas du gué... les hommes de Richter peuvent s'y trouver à l'affût... et bonne chance...

Il avait attiré à lui le jeune garçon et le serrait étroitement contre sa poitrine ; puis, desserrant brusquement son étreinte :

— Maintenant... va, dit-il.

Mais Antoine demanda, impressionné :

— Qu'as-tu donc ?

Giorgi, au lieu de répondre, le retenait par le poignet.

— Écoute... dans l'existence que nous menons, on n'est jamais sûr du lendemain ; il faut que tu me promettes, si je venais à disparaître, de veiller sur elles...

— Qui cela ?... Elles ?... interrogea Antoine, impressionné par la gravité avec laquelle venait de parler Giorgi.

— Eh ! qui veux-tu donc que ce soit ?... s'exclama celui-ci, Krystidès... Zeïta...

— Zeïta !... mais puisque...

Un geste brusque de Giorgi l'empêcha d'achever la phrase dont le sens d'ailleurs n'était pas malaisé à deviner.

— Quel moyen comptes-tu donc employer pour la retrouver ?... interrogea Antoine, dont les prunelles flambaient de curiosité...

L'autre coupa brutalement l'air de sa main, témoignant de sa volonté de garder secrets ses desseins.

— Alors, interrogea-t-il, je puis compter sur toi ?

— Comme sur toi-même, affirma le jeune garçon ; mais encore une fois, que te proposes-tu ?

— Je ne sais encore... mes projets sont vagues... d'ailleurs, des circonstances, que je ne puis prévoir, risquent, au dernier moment, de les modifier...

Ayant dit, ii repoussa Antoine, disant laconiquement :

— Adieu !...

Et tournant les talons, il s'enfonça dans la nuit, en direction de Koum-Kalé, tandis que le jeune garçon, lesté comme un chamois, dévalait grand train vers la rivière au-delà de laquelle seulement il devait se trouver en sûreté.

Durant de longues heures, Giorgi erra à travers la montagne, indécis sur ce qu'il devait faire : lui fallait-il agir de suite au lieu d'attendre encore, en dépit de l'impatience qui le tenait de savoir l'enfant rendu à sa mère...

Mais... attendre... quoi ?... qu'un miracle se produisît peut-être !... mais de quelle nature, ce miracle ?

Un seul pouvait être envisagé... mais c'était le seul qu'il eût été fou d'espérer... qu'Ossip, obéissant à il ne savait quel sentiment, se décidât à rendre l'otage qu'il avait entre les mains.

Folie !... en vérité...

Non, le salut de l'enfant ne dépendait que de lui, Giorgi, de lui seul !...

À lui donc d'agir et d'agir vite !... le martyr de Krystidès avait duré assez longtemps !...

Toute la nuit, il agita, dans son cerveau enfiévré, les idées les plus contradictoires, passant brusquement d'un plan à un autre...

Quand apparut à l'horizon la mince ligne blanche, annonciatrice de l'aurore, la décision du malheureux était prise : tournant le dos à Koum-Kalé, il s'engagea dans le chemin de la frontière et – celle-ci franchie – gagna tout droit le village où avait vécu, trois mois durant, Krystidès avant ce jour funeste où Ossip l'avait conduite à la chapelle...

À la vue de cet étranger franchissant le seuil de sa demeure, la vieille tante Otchaka demeura un moment tout interdite ; puis, méfiante soudain, demanda :

— Qui es-tu ?... Que veux-tu ?...

— ... Voir Ossip, répondit Giorgi, sans se nommer ; j'ai affaire à lui...

— Celui dont tu parles est mort, déclara farouchement la vieille ; si tu as quelque chose à lui conter, va au cimetière ; c'est là que tu le rencontreras.

Ayant dit, elle montrait la porte au visiteur.

Mais, immobile, Giorgi insista :

— Tu mens ! Je sais Ossip vivant et tu vas me dire où je puis le trouver.

Devant cette insistance, – que soulignait une attitude menaçante, – la vieille se troubla et sans doute allait-elle parler quand, derrière une cloison, une voix s'éleva :

— Laisse entrer cet homme...

Le visiteur eut un geste de triomphe ; son instinct l'avait bien conduit ; celui qu'il cherchait était là...

— Entre donc, grommela la tante Otchaka...

Et déplaçant un meuble qui la masquait, elle poussa une porte dont précipitamment Giorgi franchit le seuil.

*

* *

Sur un divan, un homme était étendu... ou plutôt l'ombre d'un homme, au visage si décharné, au corps si difforme que, reconnaissant quand même Ossip, Giorgi ne fut pas maître d'un geste de stupeur...

— Oui, ricana l'autre, c'est bien moi !... le bel Ossip qui tournait la tête de toutes les femmes... et enrageait de jalousie les maris et les fiancés... C'est à cela que tu m'as réduit... à une loque humaine, pitoyable... dérisoire...

Il attachait sur Giorgi des regards luisants de haine, tandis que ses mâchoires, contractées par la rage écrasaient chaque syllabe...

— Ta balle... ta maudite balle, crut-il devoir expliquer, m'a traversé la poitrine et s'est logée dans le dos... près de l'épine dorsale... et voilà...

Malgré lui impressionné, Giorgi gardait le silence.

Au bout d'un moment, Ossip observa :

— Je t'attendais plus tôt !... Tu as mis bien du temps à venir...

— Ce n'est que cette nuit que j'ai appris...

— Que j'étais vivant... C'est fâcheux... J'avais escompté plus de souffrances de Krystidès et de toi...

Ces derniers mots, il les avait grondés, comme gronde un fauve qui voit lui échapper sa proie... Il ajouta :

— Je vous hais tant !...

Comme s'il n'eût pas entendu, Giorgi demanda, haletant :

— C'est toi qui as volé l'enfant, n'est-ce pas ?

— C'est moi... oui, répondit l'autre paisiblement.

— Misérable ! cria Giorgi, se précipitant.

Sans esquisser une défense, Ossip prononça, impassible :

— Sa vie répond de la mienne,

— Elle est vivante ! clama Giorgi, la poitrine délivrée du poids douloureux qui l'écrasait.

Ossip répondit cyniquement :

— Morte, en quoi eût-elle servi ma vengeance ?... Oui, elle vit... et de la savoir aux mains de votre pire ennemi vous déchire le cœur !... vous dire qu'il ne dépend que d'un geste de moi pour que cette chère petite créature soit envoyée au diable !... J'imagine que ce doit être cruel...

Ossip ricanait.

— La malheureuse est folle, prononça Giorgi.

— Oui, je sais... et de le savoir m'aide à supporter mes souffrances !... car, moi aussi, j'ai mes tortures !... mais de vous savoir crucifiés, vous aussi... m'est une joie infinie...

Puis, brusquement, la voix dure, le regard cruel :

— Bref, que me veux-tu ?

— Je ne puis plus supporter de voir Krystidès dans ce lamentable état où elle est...

— Tu viens me la proposer peut-être ! ricana Ossip... trop tard... je ferais maintenant un trop pitoyable amoureux !...

Tendant vers Giorgi un poing décharné :

— C'est cela que je ne te pardonnerai jamais !... Tu viens apporter du pain à un misérable auquel toi-même as arraché les dents ?

— Tu te trompes, Ossip ; j'aimerais mieux poignarder Krystidès de ma propre main...

— ... Que de la voir serrer son enfant dans ses bras ? fit l'autre...

— Toi-même viens de le dire !... Que ferais-tu aujourd'hui d'une femme ?

L'ironie méprisante que traduisaient ces mots fit se crispier les poings d'Ossip.

— Alors, interrogea-t-il à nouveau, qu'es-tu venu faire ?

— ... Te proposer un marché : rends-moi l'enfant et je me livre à Richter... et tu auras la joie de me voir pendre...

En ce moment, il y eut dans le logis comme l'écho d'un bruit familier à l'oreille du visiteur ; c'était un vagissement léger.

— Elle est ici !... clama-t-il, éperdu...

— Peut-être...

Mais comme Giorgi faisait mine de s'élancer vers la porte, l'autre l'immobilisa d'un mot :

— Toute tentative de ta part pour la chercher sera le signal de sa mort.

Giorgi s'immobilisa, grondant :

— Misérable !

— La vengeance est le plus délicieux des mets à savourer !... j'oublie mes souffrances à voir tes regards embués de larmes et ta face décomposée !...

Il ajouta, sinistre :

— Krystidès s'est-elle occupée de mon désespoir quand j'ai appris qu'elle te préférait à moi !... et quand ta balle m'a jeté tout sanglant sur la route, a-t-elle eu un geste de pitié pour moi !...

Giorgi se taisait, se demandant avec angoisse par quel argument amener le misérable à composition.

L'autre, visiblement, réfléchissait ; enfin, parlant lentement, comme s'il cherchait ses mots :

— Si j'étais certain de vivre longtemps encore !... Mais je sens là – et il se frappait la poitrine – que la mort est dans la place... et que d'ici peu de jours...

Son masque se contracta atrocement.

— ... Mourir sans avoir vu la grimace que tu feras quand ta tête sera passée dans le nœud coulant ! cela, je ne me le pardonnerais pas de toute l'éternité, alors...

Il se tut, paraissant hésiter à prononcer une parole définitive.

— Alors ?... interrogea Giorgi, tremblant de fureur et d'incertitude...

— ... Alors... on pourrait traiter peut-être cette affaire-là ?

— ... Tu es prêt à me rendre l'enfant ? s'exclama Giorgi, éperdu...

— ... Aux conditions que tu as dites... et qui, toutes réflexions faites, sont acceptables ?... oui.

Arrêtant le geste joyeux de son interlocuteur :

— ... Seulement, poursuivit-il, le moyen pour moi de n'être pas joué ?

— ... Un serment... insinua Giorgi...

— ... Un serment de toi ! ricana l'autre... tu ne crois ni au Croissant ni à la Croix...

— Et si je jure sur sa tête, à elle !... clama Giorgi... auras-tu confiance ?... Elle qui, pour me sauver et aussi ceux de Koum-Kalé, n'avait pas reculé devant l'horreur d'être à toi...

— Tais-toi ! rugit Ossip, hors de lui... ou prends garde...

— Peux-tu douter qu'à mon tour, pour la sauver... j'hésiterais à me remettre aux mains de Richter...

— C'est la potence...

— ... Pour moi ; mais, pour elle, ce sera la joie de retrouver son enfant...

— Elle te perdra !...

— Je revivrai dans Zeïta !...

L'accent vibrant avec lequel il lança ces mots fit frissonner de rage Ossip.

— Comme tu l'aimes ! grinça-t-il, livide.

Giorgi insista :

— Alors... pour l'enfant... c'est dit ?...

— Et pour Richter bey, c'est dit aussi ?

L'autre étendit la main dans un geste de serment.

— Sur leurs précieuses vies à toutes deux, c'est juré, prononça-t-il.

Et il ajouta :

— ... Demain, quand sonnera midi, tu pourras passer devant le logis du commandant, où se trouve dressé en permanence un gibet, tu auras la joie de m'y voir accroché...

— C'est bien, fit Ossip, rentre à Koum-Kalé et attends la nuit ; un de mes hommes rapportera l'enfant !... Mais prends garde... si tu manques à ta parole, il n'y aura pas assez de gibets pour ceux que ta trahison y ferait accrocher...

Indifférent à la menace, Giorgi sortit de la pièce, ayant hâte de fuir le spectacle de ce moribond, farouchement

haineux, et qu'il eût éprouvé une si terrible joie à étrangler de ses mains.

Comme l'aube commençait à blanchir les crêtes, Giorgi qui, toute la nuit, était demeuré en faction devant la porte charretière et commençait à désespérer, vit surgir d'un fourré une silhouette d'abord imprécise, mais qui bientôt apparut être celle d'un homme.

Cet homme était embarrassé dans sa marche par un fardeau vers lequel s'élança le mari de Krystidès.

— Voici ce que je suis chargé de te remettre, prononça le nouveau venu, avec la recommandation de te rappeler ton serment.

— Dis à celui qui t'envoie d'être aussi exact au rendez-vous que je le serai moi-même, et il aura la preuve que Giorgi est un homme de parole.

Et il tourna les talons, serrant contre sa poitrine le précieux fardeau.

Zeïta !... sa chère petite Zeïta !...

À pas de loup, il se glissa dans l'habitation, monta sans bruit l'escalier qui menait au premier étage et pénétra dans la chambre où dormait Krystidès, une main appuyée sur la berceuse dans laquelle son pauvre cerveau égaré voulait que l'enfant reposât.

Le cœur battant, Giorgi, avec d'infinies précautions, déposa Zeïta sur le matelas et rabattit sur elle la moustiquaire.

Mais, sans doute, ses gestes maladroits avaient-ils éveillé la petite dormeuse, car elle poussa un cri.

Pétrifié, le père demeura sur place ; qu'allait-il se passer ? comment Krystidès réagirait-elle ? ce retour de l'enfant ne provoquerait-il pas chez la malade une crise funeste ?...

Mais non ; la réalité, pour Krystidès, s'alliait à la fiction ; éveillée à demi, elle se mit à agiter doucement la berceuse, chantonnant d'une voix que voilait le sommeil une complainte du pays propre à rendormir la fillette.

Rassuré, Giorgi s'approcha et baisa Krystidès au front.

— Tu pars, mon amour ? prononça-t-elle, prête à sombrer de nouveau dans le sommeil.

— Oui, fit-il, à l'affût...

— Bonne chance ! balbutia-t-elle dans un souffle, rendormie déjà.

Ah ! comme il fallait à Giorgi une vaillance d'âme pour ne pas l'étreindre dans un dernier embrassement d'adieu !...

Mais non, il saurait s'éloigner, en lui épargnant cette suprême douleur d'apprendre qu'elle ne devait plus le revoir...

*

* *

Quelques instants plus tard, il franchissait le seuil de Koum-Kalé, où il laissait tout ce qu'il aimait, pour marcher vers la mort... Peut-être jugera-t-on qu'un serment fait dans les conditions que l'on sait ne pouvait l'enchaîner...

Giorgi, lui, estimait que l'indignité de celui auquel on a juré est inexistante, mise en balance avec l'estime que l'on doit avoir de soi-même...

Et puis, Ossip ne tenait-il pas entre ses mains, par le secret qu'il avait surpris au cimetière de Mustapha, la tête du vieux Zwiko et celles des membres de sa famille.

Les tombes servant d'arsenaux aux patriotes prêts à la révolte ! Quelle aubaine pour Richter bey !

Six potences au lieu d'une – la sienne – eussent payé le manquement de Giorgi à sa parole...

Il allait donc d'un pas ferme, dévalant les sentiers par lesquels jadis il se rendait à la rencontre de Krystidès, montant le soir, sa besogne achevée, retrouver son fiancé...

... Calvaire douloureux pour lui aujourd'hui, jalonné de si chers souvenirs !

Mais n'est-ce pas par ces mêmes sentiers que, remontant vers Koum-Kalé, quelques années auparavant, et sommée par Ossip – dressé soudain devant elle – de choisir entre lui et Giorgi, avec menace, si elle refusait, de faire exécuter tous ceux qu'elle aimait, Krystidès était redescendue vers la vallée où l'attendait le plus atroce des sacrifices...

L'abnégation magnifique de la jeune femme était pour Giorgi un exemple dont il devait se rendre digne.

Au surplus, la potence vers laquelle il marchait était-elle plus terrible pour lui que ne l'avait été pour Krystidès l'infâme amour d'Ossip !...

La corde qui lui enserrait le cou pouvait-elle se comparer aux bras du misérable auquel elle s'était elle-même condamnée ?

Une seconde, il tourna la tête pour embrasser une dernière fois d'un regard désespéré Koum-Kalé, dont la toiture,

là-haut, s'éclairait des premiers feux du soleil levant, cette toiture de tuiles vernissées qui abritait, dormant paisiblement, les deux êtres auxquels il renonçait.

Puis, vaillamment, le cœur cuirassé contre toute faiblesse, il reprit sa marche vers le devoir.

V

LE GIBET DU COMMANDANT RICHTER BEY

Le commandant Richter bey rôdait à travers son bureau, comme un fauve en cage, la tête basse, les mains crispées derrière le dos, roulant sous son front, crevassé de plis, les pensées les plus contradictoires, – mais d'un ordre manifestement peu gai – à en juger par l'expression terrible de sa face.

De temps à autre, il s'arrêtait devant sa table de travail, surchargée de dossiers aux enveloppes multicolores, y ramassait nerveusement un papier tout froissé dont il parcourait d'un coup d'œil la teneur pour le rejeter ensuite d'un geste rageur et reprendre sa course trépidante, plus indécis encore qu'il ne l'était quelques instants auparavant.

Par moments, en effet, il croyait bien la reconnaître, cette écriture hésitante, comme déformée à dessein... à moins qu'elle n'eût été tracée par une main malhabile...

Elle lui paraissait ressembler à celle qui, à intervalles irréguliers, lui fournissait de si précieuses indications sur les faits et gestes des bandes insurgées qu'il avait charge de réduire.

« Demain à midi, Son Excellence Richter bey aura une surprise heureuse. »

Ce maudit billet – reçu la veille – avait agité sa nuit ; et maintenant il se demandait de quelle nature était la « surprise

heureuse » qui lui était annoncée en ces termes laconiques et sibyllins.

À midi !... La pendule marquait onze heures !...

Onze heures seulement !... Une heure encore à attendre !

Et depuis l'aube, le commandant rôdait à travers la pièce, se torturant en vain le cerveau pour tenter de deviner par avance...

Un heurt discret se fit entendre à la porte du cabinet et, sur le seuil, un sous-officier apparut, raidi dans une immobilité militaire toute prussienne.

Interrogé d'un regard, il expliqua :

— Un homme est en bas, qui demande à être reçu par Votre Excellence.

— Un homme !... que veut-il ?... quel est son nom ?...

— Il a refusé de répondre.

— Qu'il s'en retourne... ou qu'il parle...

— Il refuse l'un et l'autre...

— Qu'on le jette dehors, grogna le commandant...

— C'est ce que j'ai tenté... mais il insiste si énergiquement...

— Qu'on le bâtonne... ou qu'on le pende...

— Il dit vous avoir écrit hier...

Richter tressaillit ; l'auteur du billet, dont la teneur le tourmentait si fort... Quelle aubaine !

— Qu'il entre... et vite...

— C'est que, observa le sous-officier, il est incapable de monter jusqu'ici !... c'est comme qui dirait un cadavre ; quand son mulet est entré dans la cour de la caserne, nous avons tout d'abord cru, trompés par le fardeau dont il était chargé, qu'il était sans cavalier ; ce n'est qu'en nous approchant que nous avons reconnu que cette masse informe était celle d'un homme... mais quel homme !... une loque plutôt...

— Où est-il ?...

— Dans le poste, où nous l'avons étendu sur le lit de camp...

Le sous-officier ajouta :

— Mais si j'avais un conseil à donner à Votre Excellence, au cas où elle consentirait à le voir, ce serait de se hâter, car il paraît bien mal en point...

Décidé brusquement, Richter bey prononça, esquissant un mouvement vers la porte :

— C'est bien, j'y vais...

— Que Votre Excellence me pardonne, observa l'autre... c'est ici que l'homme entend être reçu.

— Ici... dans cette pièce !... se récria le commandant stupéfait.

Il ajouta :

— C'est un fou !

— ... Sinon, poursuivit le sous-officier, il déclare qu'il ne parlera pas !

Ces derniers mots parurent décider Richter :

— Bien, grogna-t-il entre ses dents... improvisez une li-
tière avec une couverture et montez cet homme ici.

Le sous-officier sorti, le commandant s'immobilisa dans l'embrasure de la fenêtre et, le front collé à la vitre, s'absorba dans la contemplation de la place, les regards fixés sur la po-
tence que – depuis si longtemps – il y avait fait dresser, pour
rappeler aux mauvais esprits de cette damnée population qu'il
ne faisait pas bon vouloir plaisanter avec les règlements...

Elle était inoccupée pour l'instant...

La corde, au nœud coulant, graissée d'avance, se balan-
çait doucement sous le souffle de la brise printanière, atten-
dant une tête, et le commandant songeait qu'il y ferait impi-
toyablement accrocher celle de l'homme qu'on allait lui ame-
ner s'il s'était permis de se jouer de lui...

Un bruit de pas lourds écrasait le plancher du couloir...
pour bientôt s'arrêter devant la porte.

Se retournant, Richter bey cria d'une voix rude, sans at-
tendre qu'on frappât :

— Entrez...

Sur le seuil parurent quatre gendarmes, dont chacun te-
nait le coin d'une couverture de troupe sur laquelle un homme
– ou plutôt un fantôme d'homme – était étendu... On eût pu
le croire mort déjà, si dans le visage décharné, au teint de
cendre, les prunelles fiévreuses n'avaient piqué deux clartés
ardentes.

— Mettez-le là, commanda Richter, désignant un divan
qui allongeait son velours brodé dans un coin de la pièce...

Le sous-officier, l'ordre exécuté, demanda avec une visible hésitation :

— Devons-nous laisser Votre Excellence ?... N'est-il pas à craindre ?...

Mais avec un haussement d'épaules méprisant, Richter coupa :

— Dans l'état où il est...

Il demanda, cependant prudent :

— Vous l'avez fouillé ?

— Oui, Excellence ; il était sans armes...

— En ce cas, vous pouvez disposer...

Les gendarmes, déjà, avaient fait demi-tour, quand la voix de l'homme se fit entendre, une voix misérable qui semblait sortir déjà de la tombe.

— Non, articula-t-elle.

Stupéfait, Richter ne fut pas maître d'une exclamation ; penché vers le divan :

— Qu'est-ce à dire ?... fit-il... tu veux qu'ils restent ?...

L'autre, avec un visible effort pour parler, bégaya :

— Je veux... être placé devant la fenêtre... dans le fauteuil... face...

Il se tut, paraissant ne pouvoir continuer de parler... tous les muscles de son visage se contractaient sous l'effort et il semblait que ses yeux fussent près de sortir de leur orbite.

— Face à quoi ?... interrogea Richter.

Quelques secondes passèrent... enfin l'homme réussit à articuler :

— ... la potence...

Le commandant revint à sa supposition première : décidément, on avait affaire à un fou...

— Tu veux voir la potence ? interrogea-t-il, doutant avoir bien compris.

Incapable de parler, l'homme inclina à plusieurs reprises la tête.

Les gendarmes, incertains de ce qu'ils devaient faire, regardaient leur chef.

— Tu sais, interrogea celui-ci, qui attend cette potence ?

De nouveau, l'homme fit de la tête signe que oui...

— Toi-même, précisa le commandant, si tu te joues de moi...

Après un silence, le moribond, faisant effort pour articuler ses mots, prononça :

— Moi !... je sais... moi seul ! pas toi...

— Qu'est-ce que je ne sais pas ? fit Richter, mordu par la curiosité.

— ... qui va être pendu... répond l'homme dont le masque s'éclaira, durant une seconde, d'un sourire d'affreuse satisfaction...

*

* *

Le commandant, d'un geste, indiqua la porte aux gendarmes qui sortirent, le laissant seul avec le singulier individu :

— Quand tu te seras expliqué, lui déclara-t-il, je ferai ce que tu désires... mais tu comprendras que je ne veuille pas être ton jouet...

Et penché vers lui :

— Tu m'as écrit hier ? interrogea-t-il, m'annonçant une surprise pour aujourd'hui.

— Midi ! fit l'autre laconiquement.

— Quelle surprise ?

— Attends...

Le commandant ne fut pas maître d'un geste d'impatience et son regard chercha le cartel accroché à la muraille, face à son bureau ; les aiguilles marquaient moins dix...

Il demanda, un souvenir lui passant en tête :

— Ne m'as-tu pas déjà écrit ?... il y a de cela plusieurs années ?...

— Oui, fit l'homme nettement.

— À propos des gens de Koum-Kalé ? précisa Richter...

Nouveau signe d'acquiescement.

— Tu t'étais trompé...

Les lèvres de l'autre se tordirent dans une grimace qui voulait-être un rire et faisant un effort, il parvint à articuler ironiquement :

— Ils se sont moqués de toi !... les armes étaient dans le cercueil...

— Quel cercueil ?

— Celui du fils...

Cette réponse dépassait, pour le commandant, les limites de la vraisemblance ; décidément, il avait affaire à un fou.

L'autre devina, à l'expression de son visage, ce qui se passait dans l'esprit du commandant et affirma :

— La vérité !

— Dussé-je faire fouiller toutes les tombes !... reprit Richter... je saurai si tu mens !... et si tu as menti, c'est la potence !...

Impassible, l'homme déclara :

— Attends midi ; ensuite, tu feras ce que tu voudras...

Cet effort l'avait épuisé ; ses paupières se fermèrent et il parut près de rendre le dernier soupir.

Richter – qui maintenant voulait savoir – courut à son bureau sur lequel se trouvait en permanence, pour son usage particulier, un plateau supportant des flacons d'alcools variés ; il en saisit un au hasard et en introduisit le goulot entre les lèvres du moribond qu'il contraignit à boire.

Sous la morsure de l'âpre liqueur, le misérable parut revenir à la vie : ses yeux se rouvrirent et une force nouvelle circula en lui.

Les aiguilles du cartel allaient atteindre midi.

— Il sera temps de fouiller les cimetières, déclara-t-il, si, quand sonnera l'heure, celui qui s'est moqué de toi m'a menti...

— Quel est celui-là ?

— Giorgi...

Ces deux syllabes contractèrent la face du commandant.

— Giorgi !... le gendre de Stépan Zwiko lança-t-il stupéfait.

— ... Le mari de la belle Krystidès ! oui ! Il doit, à midi sonnant, venir ici... et je veux le voir accroché là...

Ces mots prononcés d'une voix où soufflait la haine, son bras se tendit vers la fenêtre, désignant la potence dressée à quelque vingt mètres, devant la porte du commandant.

Celui-ci n'en pouvait croire ses oreilles.

— Tu te moques ! gronda-t-il, ou tu déraisonnes !

Les regards tournés vers le cartel où les aiguilles, lentement mais implacablement, poursuivaient leur marche sur le cadran, l'homme prononça :

— La mort est en moi !... Quel intérêt aurais-je à te mentir ?... pourquoi la course cruelle qui m'a amenée ici, au lieu de crever tranquillement dans mon trou, comme un chien ?... Je veux le voir pendu...

Richter observa railleusement :

— Le penses-tu assez fou – sachant le sort qui l'attend – pour se livrer ?

— Il en a fait le serment !

— Et tu crois...

— Sur la tête de Krystidès, insista Ossip...

Il y avait dans cette réponse, et surtout dans le ton dont elle avait été faite, une si absolue conviction, qu'impresionné, Richter se tut durant une seconde ou deux.

Mais, presque aussitôt, une objection se présenta à son esprit.

— C'est le gendre de Stépan Zwiko... murmura-t-il.

— Et après ?... Cela doit-il te le rendre sacré ?

— Lui ? non... mais Zwiko ?... Y toucher, tu le sais aussi bien que moi, serait grave...

— Et si je te fournis les preuves qu'ils préparent tous les deux la révolution.

— Des preuves ?... Tu as des preuves ?... insista le commandant, la curiosité fouettée par ce que venait de dire Ossip... lesquelles ?

Mais le moribond, épuisé par l'effort de ce rapide dialogue, paraissait subitement mal en point ! Le teint cireux de sa face devenait couleur de cendre et d'entre ses lèvres blêmes s'échappait un souffle court, rauque comme un râle.

En même temps, ses paupières se fermaient...

*

* *

Richter mâchonna un juron !... l'homme allait-il donc lui passer entre les mains avant d'avoir parlé ?

Vivement, il saisit le flacon d'alcool et, de nouveau, en introduisit le goulot entre les dents serrées.

Mais la gorge contractée se refusait à laisser passer le liquide qui, rejeté, souillait l'uniforme du commandant.

... Et cela au moment où il allait atteindre le but auquel il s'acharnait depuis de si longs mois !

Vainement, s'efforçait-il à le faire boire... l'autre paraissait être entré dans le coma... Que faire ?

Soudain, du dehors vint une rumeur – sourde d'abord, pour ainsi dire indistincte – et dont il était impossible de préciser la nature : étaient-ce des hurlements de colère qui, dans le lointain venaient soudainement d'éclater ?... ou des acclamations enthousiastes ?...

Sans plus s'occuper d'Ossip, le commandant avait couru à la fenêtre et, la face collée à la vitre, écoutait, de toute sa volonté de surprendre quelque indice de nature à le fixer...

Mais rien, jusqu'à présent, ne le lui permettait...

Pourtant, là-bas, à l'orée de la grande avenue qui conduisait à la place où se dressaient les casernes toutes proches de l'habitation de Richter, il semblait qu'une agitation inaccoutumée se remarquât.

Mais il n'était pas seul à avoir son attention attirée vers le dehors : Ossip, lui aussi, – bien que mourant, – avait entendu, et le murmure grandissant de la foule semblait avoir galvanisé ses forces dernières.

— C'est lui ! clama-t-il d'une voix étouffée...

Retourné brusquement, Richter vit le moribond dressé sur son séant : il semblait qu'une joie atroce eût fait refluer vers sa face le peu de sang que contenaient encore ses veines, en même temps que, dans ses prunelles vitreuses déjà, s'allumait un flamboiement rempli de haine.

— C'est lui ! répéta-t-il... C'est Giorgi qui vient !

Il ajouta d'une voix suppliante :

— Vite ! la fenêtre... Ouvrez la fenêtre ! Je veux voir... Je veux entendre...

Et comme Richter, immobilisé par la scène stupéfiante qui se déroulait sous ses yeux, ne semblait pas se soucier de lui, Ossip lança d'une voix sifflante :

— Tenir l'homme n'est rien !... C'est le prendre qu'il faut !... mais sans preuves...

Il ajouta, haletant :

— Je veux voir... Tu as promis de me porter là !... Il faut que je le voie... mais aussi qu'il me voie !... Que son dernier regard soit pour moi !

Le misérable était en proie à une joie atroce.

Richter, courant vers lui, lui demanda :

— Tu parles ? hein ! Tu parleras ?...

— Quand tes gendarmes le tiendront... et qu'il aura le cou dans le lacet... oui ! mais pas avant...

Il ajouta, désignant d'un bras que l'impatience faisait trembler, la fenêtre que Richter venait d'ouvrir toute grande :

— Je veux... Je veux...

Ses forces, visiblement, l'abandonnaient ; alors, pour qu'il n'épuisât pas à parler ce qui lui restait d'énergie, le commandant poussa le fauteuil sur lequel il agonisait dans l'encadrement de la vaste baie : de là, comme d'une loge, Ossip pourrait assister à l'agonie de son ennemi et, jusqu'à ce que la mort lui eût clos les paupières, savourer son implacable vengeance.

Le spectacle, en un rien de temps, avait crû en intensité : l'avenue – comme par enchantement – s'était emplie d'une foule compacte ; criant, gesticulant, elle paraissait marcher contre les casernes.

Richter bey sentit son cœur battre de joie dans sa poitrine.

Un soulèvement !

Enfin se levait l'aube du jour si impatiemment attendu par lui, ce jour qui devait lui fournir l'occasion de montrer à ceux qui l'avaient nommé à ce poste ce dont il était capable.

Un coup de téléphone aux casernes ! et ses gendarmes, dressés à la chasse de l'homme, allaient balayer cette tourbe de patriotes braillards dont une bonne saignée calmerait la fièvre.

Comme il quittait la fenêtre pour gagner le meuble sur lequel se trouvait placé l'appareil, Ossip clama, le bras tendu :

— C'est lui !... le voilà !...

Richter, se retournant, vit alors, arrivant sur la place, un groupe tumultueux d'habitants des deux sexes qui paraissaient s'efforcer d'entraver la marche d'un personnage luttant pour s'approcher des casernes.

— C'est Giorgi ! clama d'une voix étouffée le moribond, dont les yeux flamboyaient de joie.

Et trouvant dans sa haine l'énergie de repousser la mort qui déjà l'étreignait, il se redressa sur le siège où, quelques instants encore plus tôt, il demeurerait écroulé.

— Giorgi !... cria-t-il de toute la force de ses poumons essoufflés, Giorgi ! je suis là !...

Illusion et platonique satisfaction qu'il se donnait là.

Le vacarme, qui allait de seconde en seconde croissant sur la place, semblait maintenant couler de tous les points de la ville, en même temps que les flots pressés de manifestants débouchant de toutes les rues, de toutes les ruelles ; la voix du moribond ne pouvait parvenir jusqu'à celui qu'elle interpellait.

Le commandant, cependant, avait saisi le téléphone.

— Capitaine Virchlau ! fit-il rudement, qu'attendez-vous pour mettre en état d'arrestation l'homme dont la présence provoque sur la place un attroupement contraire aux ordonnances.

À une observation que lui transmettait le fil, il riposta :

— Prenez vingt hommes ! Prenez-en cent, s'il le faut, puis dispersez-moi toute cette canaille !

Et à une nouvelle riposte, il cria :

— Sabre au clair ! vous entendez !... Et que ce soit vite fait ! Mais il me faut cet homme !...

Une seconde encore s'écoula :

— Vivant ! lança encore Richter... Il me le faut vivant !...

Et, raccrochant l'appareil, il retourna se poster à la fenêtre, pour surveiller l'exécution de ses ordres.

Un soupir de satisfaction s'exhala de la poitrine d'Ossip, si intense que, malgré ses préoccupations, Richter ne put s'empêcher d'observer :

— Tu le hais donc bien... ce Giorgi ?

— Il m'a volé l'amour de Krystidès, gronda l'autre, et d'une balle m'a réduit à l'état où je suis... Avant de mourir, je veux le voir grimacer au bout de la corde...

— Un peu de patience... Tu vas être satisfait...

Impatient, les yeux rivés sur la porte des casernes, le commandant grommela :

— Que font-ils donc ?...

L'agitation, sur la place, allait croissant ; des groupes arrivaient sans interruption ; mais ceux-ci étaient armés et brandissaient avec enthousiasme leurs fusils qu'ils déchargeaient en l'air.

Des fusils !... la stupeur et la colère du commandant étaient à leur comble !...

— Enfin... lança-t-il.

La porte de la caserne venait de s'ouvrir, livrant passage à une importante troupe de gendarmes, sabre en main...

Un officier les précédait, qui levant son bras armé, jeta l'ordre de charger...

Mais comme les cavaliers s'ébranlaient, un homme, échappant à la foule, s'élança au-devant de l'officier.

— Est-il fou ! grommela Richter, de songer à leur barrer, à lui seul, la route.

— Non ! observa joyusement Ossip, il se rend !... vous voyez bien...

L'officier, en effet, s'était arrêté et, derrière lui, les gendarmes avaient fait halte...

Maintenant, Giorgi semblait parlementer... Palabre court, d'ailleurs, à la suite duquel, sur un ordre de son chef, la troupe fit demi-tour et sabre remis au fourreau, rentra dans la caserne ; l'officier, tête basse, la rejoignit, accompagné par les applaudissements ironiques de la foule, auxquels se mêlaient les détonations des fusils tirant par salves...

Stupeur de Richter bey... désarroi d'Ossip...

La sonnerie du téléphone retentissant, le commandant bondit vers l'appareil.

— Hein !... quoi !... capitaine Virchlau ! vous dites ! rugit-il... ce sera le conseil de guerre !...

Mais presque aussitôt, le ton soudainement transformé :

— Impossible... aucune instruction ne m'a été donnée !... en tout cas, étrange... bien !... attendez mes ordres...

Il raccrocha et revint à la fenêtre, le visage bouleversé, n'entendant même pas Ossip qui demandait :

— Que se passe-t-il ?

*

* *

Sur la place régnait une effervescence folle : des salves de mousqueterie éclataient sans discontinuer ; des groupes dansaient, tandis que, des centaines de poitrines, s'élevait, grave, religieux, le vieil hymne national...

À nouveau, une sonnerie appela au téléphone Richter qui, d'impatience, d'incertitude, crispait ses mains sur le drap de son uniforme.

L'appareil à l'oreille, il écoutait, le visage transformé, en proie à un accablant de seconde en seconde plus profond ; de temps à autre, il portait la main à sa tempe, dans un salut militaire, balbutiant d'une voix pleine d'humilité : « Bien, Excellence... comme il plaît à Votre Excellence... Sans tarder, Excellence... »

Raccrochant le récepteur, il s'élança comme un fou hors de la pièce, tandis qu'Ossip clamait d'une voix que la colère étouffait :

— Ils abattent la potence !... Ils y mettent le feu !...

Il s'écroula en arrière, les yeux désorbités, les lèvres tordues dans un dernier cri de rage, à la pensée qu'il allait mourir, sans comprendre pourquoi lui était refusée la joie suprême de voir accroché au gibet celui qu'il haïssait tant !...

Et cependant, ce qui s'était passé était simple...

Ayant, au petit jour, quitté Koum-Kalé, Giorgi s'était lancé dans la montagne, décidé à tenir le serment fait la veille à Ossip.

Contre la restitution de l'enfant, il avait promis sa tête : Ossip ayant rempli sa promesse, il lui restait à tenir la sienne...

Le désespoir au cœur, mais l'âme fortifiée par l'esprit du devoir, il descendait donc depuis plusieurs heures les sentiers abrupts et déjà, dans la vallée que surplombait le chemin, s'apercevaient – luisants sous les premiers rayons du soleil – les toits de la petite ville ; un peu hors de l'enceinte, l'habitation du commandant faisait une tache blanchâtre au milieu des oliviers sombres, et, à la porte se dressait le gibet – insigne de l'impitoyable rigueur du chef du district – le gibet auquel, avant une heure, il serait accroché...

Vaillamment il poursuivait sa descente, la gorge serrée à la pensée non de la mort qui était devant lui, mais en songeant aux êtres aimés qu'il laissait en arrière.

Et voilà qu'au fur et à mesure qu'il se rapprochait du fond de la vallée, il lui semblait qu'une rumeur confuse montait vers lui, faite de cris, d'acclamations, auxquels, par moments, se mêlaient des coups de feu...

Stupide, Giorgi s'était arrêté...

Des coups de feu ! alors que la population était désarmée !... c'était sans nul doute une révolte que les gendarmes de Richter bey écrasaient de la fusillade de leurs carabines !...

Giorgi, alors, avait précipité sa course !... ses amis se battaient !... mouraient !... il voulait se battre... mourir avec eux !...

Plutôt une balle que l'ignoble lacet de la potence qui l'attendait...

Mais, tout en courant, il s'était efforcé à deviner ce qui se passait !... Pourquoi ce soulèvement sans que le vieux Stépan Zwiko – l'âme de la revanche – en eût donné le signal ?

En tout cas, béni fut le hasard qui l'amenait juste à point pour prendre part à la lutte, l'organiser, la diriger peut-être...

À bout de souffle, les oreilles bourdonnantes des cris et des détonations, il avait atteint les premières maisons de la ville.

Par les rues désertes, il était parvenu au faubourg, non loin duquel s'élevait l'habitation du commandant Richter, face aux casernes où logeaient les gendarmes.

Là, il semblait que se fût rassemblée toute la population ; les femmes criaient, gesticulaient, riaient, applaudissaient ; sur la place, les hommes brandissaient des fusils que, de temps à autre, ils déchargeaient en l'air avec une enthousiaste frénésie.

Ahuri vraiment, le jeune homme, tout d'abord, s'était cru le jouet d'un cauchemar.

— Giorgi !... avait tout à coup crié une voix dans la foule.

Et une femme se précipitant vers lui avait demandé :

— Et Stépan Zwiko ?... Où est Stépan Zwiko ?... Sa place est ici !... À notre tête !...

— Que se passe-t-il ? avait interrogé d'une voix brève le jeune homme, les yeux fixés sur la potence dont le sinistre sommet – dépassant la crête houleuse de cette mer humaine – se profilait sur le ciel bleu...

Alors, étouffée, par le bruit des détonations qui maintenant éclataient sans arrêt, la femme avait répliqué :

— C'est pour saluer le départ de Richter bey ! Tiens ! lis un peu ça !

Ça ! c'était une affiche apposée sur le tronc d'un arbre : en termes concis, une dépêche de Genève informait que la S.D.N. avait décidé de placer désormais sous le contrôle des nations auxquelles ethniquement elles appartenaient, les populations frontières... que, donc, à dater de ce jour, les autorités turques auraient à résilier leurs pouvoirs aux mains des nouveaux fonctionnaires qualifiés.

Giorgi avait dû lire et relire ces lignes pour se bien convaincre de la réalité.

— C'est à l'aube, avait poursuivi la femme d'une voix vibrante, que la chose a été connue !... Alors, les hommes ont couru au cimetière de Mustapha déterrer les fusils, pour honorer comme il convient le départ de ce commandant du diable !...

Et elle avait ajouté, la voix mauvaise :

— Quel dommage de le laisser partir !... Il eût si bien fait, accroché à la potence où nous avons vu tant des nôtres !...

C'est à ce moment que s'était produit l'incident dont Richter bey, dressé dans l'embrasement de sa fenêtre, avait été témoin.

Devant la retraite des gendarmes, la foule, comme en état d'ivresse, avait poussé de triomphants hourras !

Et la joie atteignit son comble quand, soudain, les portes de la caserne s'ouvrirent ; instantanément, un silence formidable se fit : le premier, Richter bey venait de paraître à cheval, sabre au fourreau, le visage blême de fureur, les regards fixés droit devant lui, dépassant les têtes aux masques graves, dans lesquels luisaient des regards ironiques.

Derrière lui, par quatre, dans un cliquetis de mors, de gourmettes, de fourreaux, venaient les gendarmes.

Et la troupe passa ainsi, entre une haie d'hommes immobiles, silencieux, brandissant à bout de bras, comme un défi, les armes qu'avaient si longtemps conservées dans leur flancs les cercueils du cimetière de Mustapha...

Cependant que Giorgi, les yeux fixés sur les débris fumants du gibet auquel il était venu s'offrir, sentait ses yeux s'embuer de larmes de joie à la pensée que, tout à l'heure, il remonterait à Koum-Kalé, où l'attendaient les deux êtres en lesquels se concentrait tout le bonheur de sa vie : Krystidès, sa femme, et sa petite fille Zeïta.

FIN

À propos de cette édition électronique

Texte libre de droits.

Corrections, édition, conversion informatique et publication par le groupe :

Ebooks libres et gratuits

<https://groups.google.com/g/ebooksgratuits>

Adresse du site web du groupe :

<https://www.ebooksgratuits.com/>

—

Octobre 2026

—

– Élaboration de ce livre électronique :

Les membres de *Ebooks libres et gratuits* qui ont participé à l'élaboration de ce livre, sont : MarcD, FrançoisM, Coolmicro.

– Dispositions :

Les livres que nous mettons à votre disposition, sont des textes libres de droits, que vous pouvez utiliser librement, à une fin non commerciale et non professionnelle. Tout lien vers notre site est bienvenu...

– Qualité :

Les textes sont livrés tels quels sans garantie de leur intégrité parfaite par rapport à l'original. Nous rappelons que c'est un travail d'amateurs non rétribués et que nous essayons de promouvoir la culture littéraire avec de maigres moyens.

Votre aide est la bienvenue !

**VOUS POUVEZ NOUS AIDER À FAIRE CONNAÎTRE CES
CLASSIQUES LITTÉRAIRES.**